



## « FRATELLI TUTTI » DE JEAN XXIII À FRANÇOIS

L'ENCYCLIQUE du pape François est un monument sans précédent, parce qu'il ne se veut pas catholique. Les deux premiers mots sont repris de saint François d'Assise : « *FRATELLI TUTTI* », mais sans faire appel à l'amour du Cœur de Jésus-Marie qui est la source de cette fraternité universelle chez saint François. Il s'agit seulement de « *proposer un mode de vie au goût de l'Évangile* ». Et aussi « *au goût* » de « *mon frère Bartholomée, patriarche orthodoxe qui a promu avec beaucoup de vigueur la sauvegarde de la création* », et avec les encouragements du « *grand iman Ahmed At-Tayyeb* » avec lequel François a signé une déclaration commune à Abu Dhabi pour rappeler que Dieu « *a créé tous les êtres humains égaux en droits, en devoirs et en dignité, et les a appelés à coexister comme des frères entre eux* ».

C'est la profession de foi du pape François : « *Ce n'était pas un simple acte diplomatique, mais une réflexion faite dans le dialogue et fondée sur un engagement commun. Cette encyclique rassemble et développe les thèmes importants abordés dans ce document que nous avons signé ensemble.* »

Nous n'aurions jamais imaginé que François répondrait ainsi à la question posée par saint Pie X :

« *Que faut-il penser de la promiscuité où se trouveront engagés les jeunes catholiques avec des hétérodoxes et des incroyants de toute sorte... Que faut-il penser de ce respect de toutes les erreurs ? [...] Que penser, enfin, d'un catholique qui laisse son catholicisme à la porte ?* » (LETTRE SUR LE SILLON, § 37) Saint Pie X a pour successeur le pape François, qui fait cela, littéralement : « *Bien que je l'aie écrite à partir de mes convictions chrétiennes – plutôt que “catholiques”, œcuménisme oblige – qui me soutiennent et me nourrissent, j'ai essayé de le faire de telle sorte que la réflexion s'ouvre au dialogue avec toutes les personnes de bonne volonté.* » C'est précisément ce que prévoyait saint Pie X : « *On ne travaille pas pour l'Église, on travaille pour l'humanité.* »

Ce que saint Pie X condamnait, le pape François en a fait son programme.

Or, au moment même, « *quand je rédigeais cette lettre, écrit François, a soudainement éclaté la pan-*

*démie de la Covid-19 qui a mis à nu nos fausses certitudes.* » (n° 7) Comme la réponse de Dieu ! Non ? Eh bien, non ! « *Je ne veux pas dire qu'il s'agit d'une sorte de punition divine.* » (n° 34)

Quoi alors ? « *Au-delà des diverses réponses qu'ont apportées les différents pays, l'incapacité d'agir ensemble a été dévoilée.* » (n° 7)

Jésus nous en avait pourtant prévenus, il y a deux mille ans ! « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* » Mais François « *est dans le déni* » qu'il dénonce chez les autres (*ibid.*) de la nécessité de la grâce confirmée par l'expérience bimillénaire de l'Église. Il propose donc un autre remède : « *Je forme le vœu qu'en cette époque que nous traversons, en reconnaissant la dignité de chaque personne humaine, nous puissions tous ensemble faire naître un désir universel d'humanité. Tous ensemble : “Voici un très beau secret (sic !) pour rêver et faire de notre vie une belle aventure.”* » Ce n'est pas le secret de Fatima ! ni une citation de saint François d'Assise, mais une autoréférence du pape François. Nous sommes donc dans un cercle vicieux, tout au long de cette encyclique consacrée à « *rêver* » « *d'une communauté qui nous soutient, qui nous aide et dans laquelle nous nous aidons mutuellement à regarder de l'avant.* » Comme si l'Église dont il est le Chef n'existait pas : « *Rêvons en tant qu'une seule et même humanité, comme des voyageurs partageant la même chair humaine, comme des enfants de cette même terre qui nous abrite tous, chacun avec la richesse de sa foi ou de ses convictions, chacun avec sa propre voix, tous frères.* » Bien que n'ayant pas la même « *voix* ».

Cependant, avant de s'engager dans l'utopie de son « *rêve* », le Pape garde les yeux ouverts sur « *LES OMBRES D'UN MONDE FERMÉ* ». C'est le titre de son premier chapitre. Il attire notre attention sur « *certaines tendances du monde actuel qui entravent la promotion de la fraternité universelle* » (n° 9).

« *À titre d'exemple, le rêve d'une Europe unie* » et « *le désir d'une intégration latino-américaine* » sont « *en recul* ». Pourquoi ? Par la faute de « *natio-*

*nalismes étriqués* ». « Dans plus d'un pays », le Pape ne précise pas lesquels, – l'Italie de Salvini, la Hongrie d'Orban, la Russie de Poutine, le Brésil de Bolsonaro – « une idée d'unité du peuple et de la nation, imprégnée de diverses idéologies, crée de nouvelles formes d'égoïsme et de perte du sens social sous le prétexte d'une prétendue défense des intérêts nationaux. » C'était exactement le langage du pape Jean XXIII lorsqu'il exposait le même « rêve » que le pape François, dans son encyclique *PACEM IN TERRIS* du 11 avril 1963, prônant un monde idéal et futur à construire sur la bonne volonté de tous les hommes.

Notre Père, l'abbé de Nantes, lui opposait la déclaration du colonel Bastien-Thiry devant ses juges, que le pape François aurait qualifiée de « prétendue défense des intérêts nationaux », puisque l'officier français servait son pays, selon les lois en vigueur et conformément aux possibilités et aux nécessités du monde où Dieu l'avait placé.

« Il est facile d'édifier à partir d'une vue abstraite de la nature humaine, écrivait notre Père, une doctrine morale et un programme politique où le respect des droits de l'homme et des peuples développe sereinement ses exigences, où le sentiment du devoir impose en contrepartie à chacun de prendre sa part de l'effort commun en vue de tous. On en arrive alors, pour peu qu'on oublie les conditions concrètes et les lois qui régissent nos communautés, qu'on néglige le péché originel et la malice des hommes, à esquisser le tableau d'une communauté mondiale libre, égale et fraternelle, où chaque homme et chaque peuple reçoivent tout autant qu'ils peuvent naturellement désirer, où les nations sont indépendantes et les religions, cultures et idéologies s'accordent et "convergent", où il n'y a plus de peuples dominateurs et de peuples dominés, où enfin les hommes de bonne volonté désirant dans leur cœur profond la paix et l'harmonie, ayant fait litière des malentendus ancestraux et des conflits d'intérêts, soumettent leurs humeurs et leurs passions au bien suprême de la paix universelle. C'est un exercice d'optimisme, utile et agréable. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 139)

C'est exactement ce que fait François.

Il aboutit à condamner, au nom de la Cité nouvelle à promouvoir, les soumissions et fidélités quotidiennes que depuis toujours nos communautés historiques et leurs lois, écrites et non écrites, avaient réclamées et obtenues des individus.

« C'est là le chemin. » (n° 11) Non pas celui du Cœur Immaculé de Marie. Celui du pape François est plus vaste ! Et pour aller où ? Il faut bien constater, soixante ans après *PACEM IN TERRIS*, que « l'ouverture au monde » a conduit « à l'ouverture aux intérêts étrangers et à la liberté des pouvoirs économiques d'investir sans entraves ni complications dans tous les

pays. Les conflits locaux et le désintérêt pour le bien commun sont instrumentalisés par l'économie mondiale pour imposer un modèle culturel unique qui fait prévaloir les intérêts individuels et affaiblit la dimension communautaire de l'existence » (n° 12), au bénéfice du « plus fort » visant « des résultats immédiats qui trouvent dans la destruction de l'autre le moyen le plus efficace » (n° 15). Le Pape ne cite aucun exemple, mais la tentative d'interruption de la construction du gazoduc Nord Stream 2 est emblématique.

« Le grand iman Ahmed At-Tayyeb et moi-même n'ignorons pas les avancées positives qui ont été réalisées dans les domaines de la science, de la technologie, de la médecine, de l'industrie et du bien-être, en particulier dans les pays développés. Cependant, "nous soulignons que, avec ces progrès historiques, grands et appréciés, se vérifient une détérioration de l'éthique, qui conditionne l'agir international, et un affaiblissement des valeurs spirituelles et du sens de la responsabilité. Tout cela contribue à répandre un sentiment général de frustration, de solitude et de désespoir." » (n° 29)

C'est pourquoi, « après la crise sanitaire, la pire réaction serait de nous enfoncer davantage dans une fièvre consumériste et dans de nouvelles formes d'autopréservation égoïste. Plaise au Ciel qu'en fin de compte il n'y ait pas "les autres", mais plutôt un "nous" ! » (n° 35) Il y a donc un Ciel ? Oui, le Pape lui adresse ce vœu à quatre reprises.

Mais c'est la première et dernière fois. Tout au long de cette encyclique, il ne s'agit à aucun moment de lever les yeux vers « le Ciel ». Deux paragraphes (n°s 54 et 55) réunis sous le titre "*ESPÉRANCE*", montrent qu'il faut compter François parmi « ceux qui n'espèrent pas » et pour lesquels l'Ange précurseur de Notre-Dame de Fatima nous a appris à prier.

« 54. Malgré ces ombres épaisses qu'il ne faut pas ignorer, je voudrais évoquer dans les pages suivantes nombre de chemins d'espoir. En effet, Dieu continue de répandre des semences de bien dans l'humanité. La pandémie récente nous a permis de distinguer et de valoriser de nombreux hommes et femmes, compagnons de voyage, qui, dans la peur, ont réagi en offrant leur propre vie. Nous avons pu reconnaître comment nos vies sont tissées et soutenues par des personnes ordinaires qui, sans aucun doute, ont écrit les événements décisifs de notre histoire commune : médecins, infirmiers et infirmières, pharmaciens, employés de supermarchés, agents d'entretien, assistants, transporteurs, hommes et femmes qui travaillent pour assurer des services essentiels et de sécurité, bénévoles, prêtres, personnes consacrées... ont compris que personne ne se sauve seul. » La mention, in extremis, des « prêtres » laisse « espérer » que le Pape pense au « salut » éternel du Ciel... ? Mais non :

« 55. J'invite à l'espérance qui "nous parle d'une réalité qui est enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques dans lesquels il vit. Elle nous parle d'une soif, d'une aspiration, d'un désir de plénitude, de vie réussie, d'une volonté de toucher ce qui est grand, ce qui remplit le cœur et élève l'esprit vers les grandes choses, comme la vérité, la bonté et la beauté, la justice et l'amour (...). L'espérance est audace, elle sait regarder au-delà du confort personnel, des petites sécurités et des compensations qui rétrécissent l'horizon, pour s'ouvrir à de grands idéaux qui rendent la vie plus belle et plus digne". Marchons dans l'espérance ! »

Vers quoi ? Vers le « néant » susurré par le démon à sainte Thérèse agonisante ! C'est angoissant !

### LE BON SAMARITAIN

Un deuxième chapitre, sous le titre "*UN ÉTRANGER SUR LE CHEMIN*", nous introduit pourtant dans l'Évangile, « bien que cette lettre s'adresse à toutes les personnes de bonne volonté, quelles que soient leurs convictions religieuses :

« Et voici qu'un légiste se leva, et dit à Jésus pour l'éprouver : "Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ?" Il lui dit : "Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Qu'y lis-tu ?" Celui-ci répondit : "Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même." "Tu as bien répondu, lui dit Jésus ; fais cela et tu vivras." Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : "Et qui est mon prochain ?" Jésus reprit : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba au milieu de brigands qui, après l'avoir dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à demi mort. Un prêtre vint à descendre par ce chemin-là ; il le vit et passa outre. Pareillement un lévite, survenant en ce lieu, le vit et passa outre. Mais un Samaritain, qui était en voyage, arriva près de lui, le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, puis le chargea sur sa propre monture, le mena à l'hôtellerie et prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, en disant : "Prends soin de lui, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour." Lequel de ces trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ?" Il dit : "Celui-là qui a exercé la miséricorde envers lui." Et Jésus lui dit : "Va, et toi aussi, fais de même." (Lc 10, 25-37) »

Le commentaire du pape François l'inscrit parmi « ceux qui ne croient pas », pour lesquels Notre-Dame de Fatima a demandé de prier et de faire des sacrifices, puisqu'il ne croit pas au péché originel :

« Cette parabole illustre un arrière-plan de plusieurs siècles. Peu de temps après la narration de la création du monde et de l'être humain, la Bible présente le défi des relations entre nous. Caïn tue son frère Abel, et la question de Dieu résonne : "Où est (Abel), ton frère ?" (Gn 4,9) La réponse est la même que celle que nous donnons souvent : "Suis-je le gardien de mon frère ?" (ibid.). En posant cette question, Dieu met en cause tous les genres de déterminisme ou de fatalisme qui cherchent à justifier l'indifférence comme la seule réponse possible. Il nous dote, au contraire, de la faculté de créer une culture différente qui nous permet de surmonter les inimitiés et de prendre soin les uns des autres. » (n° 57)

Et le péché originel, cause de cette inimitié immémoriale ? Au commencement, Dieu avait fait l'homme saint et heureux. Le Pape n'y croit pas. Mais puisqu'il ne croit pas à la chute, il ne croit pas davantage à la nécessité d'une rédemption. Il en appelle seulement « au fait d'avoir un même Créateur comme fondement de la défense de certains droits communs », livre de JOB à l'appui : « "Ne les a-t-il pas créés comme moi dans le ventre ? Un même Dieu nous forma dans le sein." (Jb 31,15). » (n° 58)

Il en résulte que notre Seigneur et Rédempteur est évacué au profit du « sage Hillel (un rabbin du premier siècle avant Jésus-Christ) disant de l'invitation à ne pas faire aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent : "Voilà la loi et les prophètes ! Tout le reste n'est que commentaire." » En particulier les Évangiles...

Alors que la référence à Hillel est fournie par le Talmud de Babylone (*SABBAT* 11a), postérieur aux Évangiles de plusieurs siècles ! Le plagiat est donc évident ! Il ne faut quand même pas inverser les rôles !

C'est ce que le cardinal Ratzinger appelait les « autres sources », dans le CEC, « autres » que les Évangiles canoniques ! Le pape François, en bon disciple de Benoît XVI, continue :

« Dans le Nouveau Testament, le précepte d'Hillel (sic !) est exprimé positivement : "Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes." (Mt 7,12). Cet appel est universel ; il vise à inclure tous les hommes uniquement en raison de la condition humaine de chacun, car le Très-Haut, le Père qui est aux cieux, "fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons" (Mt 5,45). En conséquence, il est demandé : "Montrez-vous compatissants, comme votre Père est compatissant" (Lc 6,36). » (n° 60)

Après avoir cité de nombreux textes de l'Ancien Testament qui recommandent la charité envers l'étranger, en souvenir de la condition qui fut celle d'Israël au pays d'Égypte, le Pape cite le Nouveau



Testament : « Car une seule formule contient toute la Loi en sa plénitude : “Tu aimeras ton prochain comme toi-même.” (Ga 5, 14) » (n° 61)

Ainsi, « dans la communauté de saint Jean, il était demandé de “bien accueillir les frères bien que ce soient des étrangers” (3 Jn 5) » (n° 62).

### EXÉGÈSE SOCIOLOGIQUE

Sous le titre “L’ABANDONNÉ”, le Pape explique : « Jésus nous raconte qu’il y avait un homme blessé, gisant sur le chemin, agressé. Plusieurs sont passés près de lui mais ont fui, ils ne se sont pas arrêtés. C’étaient des personnes occupant des fonctions importantes dans la société, qui n’avaient pas dans leur cœur l’amour du bien commun. » Saint Luc précise : « Un prêtre, puis un lévite », voués au service de Dieu en son temple. Ce ne sont pas des fonctionnaires quelconques ! Mais ils étaient pressés. « Quelqu’un d’autre s’est arrêté. » Le Pape ne précise pas son identité ; il souligne seulement que ce passant qui s’arrête pour prendre soin du blessé « lui a fait le don de la proximité » (n° 63). François prépare ainsi la réponse de Jésus à la question du légiste, en la reprenant à son compte pour interroger son lecteur : « À qui t’identifies-tu ? »

« Cette question est crue, directe et capitale. Parmi ces personnes à qui ressembles-tu ? Nous devons reconnaître la tentation qui nous guette de nous désintéresser des autres, surtout des plus faibles. Disons-le, nous avons progressé sur plusieurs plans, mais nous sommes analphabètes en ce qui concerne l’accompagnement, l’assistance et le soutien aux plus fragiles et aux plus faibles de nos sociétés développées. Nous sommes habitués à regarder ailleurs, à passer outre, à ignorer les situations jusqu’à ce qu’elles nous touchent directement.

« Une personne est agressée dans la rue et beaucoup s’enfuient comme s’ils n’avaient rien vu. Souvent, des gens au volant d’une voiture percutent quelqu’un et s’enfuient. L’unique chose qui leur importe, c’est d’éviter des problèmes ; ils se soucient peu de ce qu’un être humain meure par leur faute. Mais ce sont des signes d’un mode de vie répandu qui se manifeste de diverses manières, peut-être plus subtiles. De plus, comme nous sommes tous fort obnubilés par nos propres besoins, voir quelqu’un souffrir nous dérange, nous perturbe, parce que nous ne voulons pas perdre notre temps à régler les problèmes d’autrui. Ce sont les symptômes d’une société qui est malade, parce qu’elle cherche à se construire en tournant le dos à la souffrance. » (nos 64-65)

Et voici le remède :

« Regardons le modèle du Bon Samaritain. C’est un texte... », le Bon Samaritain est « un texte » ? Oui, une histoire inventée par la communauté pri-

mitive « qui nous invite à raviver notre vocation de citoyens de nos pays respectifs et du monde entier, bâtisseurs d’un nouveau lien social. C’est un appel toujours nouveau, même s’il se présente comme la loi fondamentale de notre être : que la société poursuive la promotion du bien commun et, à partir de cet objectif, reconstruise inlassablement son ordonnance-ment politique et social, son réseau de relations, son projet humain. Par ses gestes, le Bon Samaritain a montré que “notre existence à tous est profondément liée à celle des autres : la vie n’est pas un temps qui s’écoule, mais un temps de rencontre”. »

Et Jésus ? François ne pense pas une seconde à identifier le Samaritain, l’étranger méprisé par les Juifs, avec Jésus descendu du Ciel pour venir relever l’homme « blessé » par le péché, « gisant sur le chemin » et voué à la mort. Il « lui a fait le don de la proximité », c’est-à-dire de sa Personne, il « a personnellement pris soin de lui, a également payé de sa poche »... mieux que cela : de son Précieux Sang !

Tous les Pères de l’Église l’ont compris, mais le pape François reste étranger, c’est vraiment le cas de le dire ! à cette extraordinaire nouveauté de l’amour du prochain, introduite dans l’histoire non pas par un « texte », mais par Jésus crucifié (cf. encart p. 8). La Croix est évacuée de cette “encyclique” où le mot même de cette source de notre “fraternité” n’apparaît pas une seule fois.

« L’inclusion ou l’exclusion de la personne en détresse au bord de la route définit tous les projets économiques, politiques, sociaux et religieux. » Tel est le sens de la parabole du Bon Samaritain selon François ! expliquée sous le titre “UNE HISTOIRE QUI SE RÉPÈTE” : « Chaque jour, nous sommes confrontés au choix d’être de bons Samaritains ou des voyageurs indifférents qui passent outre. Et si nous étendons notre regard à l’ensemble de notre histoire et au monde de long en large, tous nous sommes ou avons été comme ces personnages : nous avons tous quelque chose d’un homme blessé, quelque chose d’un brigand, quelque chose de ceux qui passent outre et quelque chose du Bon Samaritain. » (n° 69)

Le pape Paul VI avait déjà appliqué la parabole du Bon Samaritain au concile Vatican II, dans son Discours de clôture, le 7 décembre 1965, « ce Discours dont il est certain qu’il n’y en a jamais eu de tel dans les annales de l’Église et qu’il n’y en aura jamais, ce discours qui culmine dans la proclamation, à la face du monde et à la Face de Dieu, du culte de l’homme, s’écriait l’abbé de Nantes sous le coup de l’indignation.

« L’Église du Concile, il est vrai, s’est beaucoup occupée de l’homme, de l’homme tel qu’en réalité il se présente à notre époque, l’homme vivant, l’homme tout entier occupé de soi, l’homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l’intéresse, mais

qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité...

« L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un sens, défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion, car c'en est une, de l'homme qui se fait Dieu.

« Qu'est-il arrivé ? un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver ; mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier. La découverte des besoins humains – et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre (sic) se fait plus grand – a absorbé l'attention de ce Synode.

« Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, humanistes modernes, qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque nous avons le culte de l'homme. »

Le commentaire de notre Père, l'abbé de Nantes, dans son "*LIBER ACCUSATIONIS IN PAULUM SEXTUM*" (p. 19), pourrait s'appliquer littéralement à l'encyclique du pape François qui renouvelle ce discours de Paul VI, cinquante-cinq ans après, contrairement aux prévisions de notre Père selon lesquelles « il n'y en aurait jamais de tel » à l'avenir :

« On mesure ici le glissement forcé de votre hétéropraxie à l'hétérodoxie pleine et entière, je ne dis même plus de l'hérésie, mais de l'apostasie. Dans votre bonté, apostolique ! à l'encontre des conseils de prudence et des enseignements infaillibles de tous vos Prédécesseurs, vous voulez être le Samaritain évangélique, affectueusement penché sur tout homme, son frère... »

L'encyclique *FRATELLI TUTTI* exprime ce sentiment immodéré dans toute son ampleur, comme dans l'encyclique *PACEM IN TERRIS* du pape Jean XXIII. Il est donc vain d'en appeler à "saint" Jean XXIII et à "saint" Paul VI, pour s'opposer au pape François qui ne fait qu'imiter ses "saints" prédécesseurs.

## IDOLÂTRIE

En effet, le troisième chapitre de l'encyclique *FRATELLI TUTTI* encourt « l'accusation » majeure de l'abbé de Nantes contre Paul VI : « Et voilà que ce sentiment d'amour immodéré vous conduit à vous réconcilier avec le Goliath du Monde Moderne, à vous agenouiller devant l'Ennemi de Dieu qui vous défie et vous hait. Au lieu de prendre courage et de lutter, comme David, contre l'Adversaire, vous vous déclarez plein d'amour pour lui, vous l'adulez et vous allez bientôt vous ranger à son service exclusif ! » François fait ainsi avec Xi Jinping. Mais le titre de ce chapitre *PENSER ET GÉRER UN MONDE OUVERT* n'annonce pas autre chose dans l'encyclique

du pape François. « Ouvert » à quoi ? À qui ? Au culte de l'homme...

« Les gens peuvent développer certaines attitudes qu'ils présentent comme des valeurs morales : force, sobriété, assiduité et autres vertus. Mais, pour bien orienter les actes correspondant aux différentes vertus morales, il faut aussi se demander dans quelle mesure ils créent un dynamisme d'ouverture et d'union avec les autres. Ce dynamisme, c'est la charité que Dieu répand. » (n° 91) Qu'est-ce ?

« Revenons maintenant à cette parabole du bon Samaritain qui a encore beaucoup à nous apprendre. Un homme blessé gisait sur le chemin. Les autorités qui l'ont croisé n'avaient pas fixé leur attention sur cet appel intérieur à devenir proches, mais sur leur fonction, sur leur position sociale, sur une profession fondamentale dans la société. Elles se sentaient importantes pour la société du moment et leur urgence était le rôle qu'elles devaient jouer. L'homme blessé et abandonné sur la route était une gêne pour ce projet, une entrave, et par ailleurs il n'assumait aucune fonction. Il n'était rien, il n'appartenait pas à un groupe renommé, il n'avait aucun rôle dans la construction de l'histoire. » (n° 101)

Et voici le culte rendu à l'idole : « La fraternité n'est pas que le résultat des conditions de respect des libertés individuelles, ni même d'une certaine équité observée... La fraternité a quelque chose de positif à offrir à la liberté et à l'égalité. » Liberté, égalité, fraternité : la révolution de Satan ne se laisse pas oublier ! Cette fois, c'est l'héritage de « saint Jean-Paul II dont la force n'a peut-être pas été perçue : "Dieu a donné la terre à tout le genre humain pour qu'elle fasse vivre tous ses membres, sans exclure ni privilégier personne." Dans ce sens, je rappelle que la tradition chrétienne n'a jamais reconnu comme absolu ou intouchable le droit à la propriété privée, et elle a souligné la fonction sociale de toute forme de propriété privée. »

C'est vrai et « c'est assez dire que ce droit de propriété ne peut pas être celui, individualiste et absolu, du bourgeois libéral qui fit la Révolution de 1789 » (Point 132 § 2 de nos 150 POINTS). Il n'empêche : « La science écologique pose en principe que la propriété est un élément de la liberté naturelle des familles et l'une des assises de l'ordre, de la vitalité et de la stabilité des sociétés. Toute propriété est reconnue légitime dès lors qu'elle est héritée ou acquise selon les lois et coutumes, capital accumulé par les familles, fruit d'un revenu honnête, d'une épargne, d'un travail, d'un service rendu, d'un échange ou d'un don normal dont la société n'a pas à discuter l'usage ou l'intention. » (*ibid.*, § 1)

Tandis que le principe fondamental du culte de l'homme consiste à « réaliser combien vaut un être humain, combien vaut une personne, toujours et en toute circonstance » (n° 106).

Cette « *immense dignité de toute personne humaine* » requiert, pour être préservée, « *un État présent et actif ainsi que des institutions de la société civile qui, du fait qu'elles sont vraiment ordonnées d'abord aux personnes et au bien commun, aillent au-delà de la liberté des mécanismes, axés sur l'efficacité, de certains systèmes économiques, politiques ou idéologiques* » (n° 108). Et religieux ? Les « *institutions* » envisagées par le Saint-Père sont sans religion. Elles sont révolutionnaires. Jean-Luc Mélenchon ne s'y trompe pas ! « Ses mots ressemblent assez aux miens pour que j'en sois ému. Je n'insiste donc pas. Que la lecture du Pape convainque autant que possible ! »

### LA CHIMÈRE

« *Promouvoir le bien moral* » : sous ce titre, les numéros 112 à 117 sont une exhortation à « *la promotion du bien, pour nous-mêmes et pour l'humanité tout entière (!), et nous progresserons ainsi ensemble vers une croissance authentique et intégrale* », sans le Christ ? Sans la grâce ? Sans *Ave Maria* ? Alors, le Pape est en train de travailler au triomphe de « *l'égoïsme, la violence, la corruption sous leurs différentes formes* » qu'il déplore et qui sont l'œuvre de Satan engagé dans son ultime combat contre l'Immaculée... dont le Nom béni est absent de cette encyclique !

Le quatrième chapitre a pour titre « *UN CŒUR OUVERT AU MONDE* ». Il ne s'agit ni du Cœur Sacré de Jésus, ni du Cœur Immaculé de Marie... mais du cœur humain mis au « *défi* » de *l'accueil du migrant* :

« *Je reprends des exemples que j'ai donnés il y a quelque temps : la culture des latinos est "un ferment de valeurs et de possibilités qui peut faire beaucoup de bien aux États-Unis [...]". Une forte immigration finit toujours par marquer et transformer la culture locale. En Argentine, la forte immigration italienne a marqué la culture de la société, et parmi les traits culturels de Buenos Aires la présence d'environ deux cent mille Juifs prend un relief important. Les migrants, si on les aide à s'intégrer, sont une bénédiction, une richesse et un don qui invitent une société à grandir.* » (n° 135)

Par exemple en élargissant l'interprétation des paraboles évangéliques à la lumière du Talmud...

Ce n'est pas tout : « *En élargissant le regard, le Grand Imam Ahmed At-Tayyeb et moi-même avons rappelé que "la relation entre Occident et Orient – entendez entre islam et chrétienté – est une indiscutable et réciproque nécessité, qui ne peut pas être substituée ni non plus délaissée, afin que tous les deux puissent s'enrichir réciproquement de la civilisation de l'autre, par l'échange et le dialogue des cultures"* » (n° 136).

Je demande : Quelle est l'autorité du pape François pour refaire le monde ? Du moment qu'il ne se veut plus « *vicair du Christ* », elle est nulle. « *Oui, hélas ! l'équivoque est brisée ; l'action sociale du SILLON (aujourd'hui du pape François) n'est plus catholique* », s'écriait le pape saint Pie X dans sa lettre « *NOTRE CHARGE APOSTOLIQUE* » du 25 août 1910 : « *Quand on songe à tout ce qu'il a fallu de forces, de science, de vertus surnaturelles pour établir la cité chrétienne, et les souffrances de millions de martyrs, et les lumières des Pères et des Docteurs de l'Église, et le dévouement de tous les héros de la charité, et une puissante hiérarchie née du Ciel, et des fleuves de grâce divine, et le tout édifié, relié, compénétré par la Vie de Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu, le Verbe fait homme ; quand on songe, disons-Nous, à tout cela, on est effrayé de voir de nouveaux apôtres s'acharner à faire mieux avec la mise en commun d'un vague idéalisme et de vertus civiques. Que vont-ils produire ? Qu'est-ce qui va sortir de cette collaboration ? Une construction purement verbale et chimérique, où l'on verra miroiter pêle-mêle et dans une confusion séduisante les mots de liberté, de justice, de fraternité et d'amour, d'égalité et d'exaltation humaine, le tout basé sur une dignité humaine mal comprise. Ce sera une agitation tumultueuse, stérile pour le but proposé et qui profitera aux remueurs de masses moins utopistes. Oui, vraiment, on peut dire que le Sillon convoie le socialisme, l'œil fixé sur une chimère.* » (§ 38)

C'est aujourd'hui ce que constate le pape François. Au lieu d'y voir une vérification évidente des prophéties de son prédécesseur, il propose un remède pire que le mal dans son cinquième chapitre, intitulé « *LA MEILLEURE POLITIQUE* ».

« *Parfois, on cherche à gagner en popularité en exacerbant les penchants les plus bas et égoïstes de certains secteurs de la population. Cela peut s'aggraver en devenant, sous des formes grossières ou subtiles, un asservissement des institutions et des lois.* » (n° 159)

La cause du mal, « *le problème, c'est la fragilité humaine, la tendance constante à l'égoïsme de la part de l'homme qui fait partie de ce que la tradition chrétienne appelle "concupiscence"* ». Ce n'est pas notre faute, puisque ce « *défaul existe depuis que l'homme est homme et simplement se transforme, prend des formes différentes à chaque époque ; et, somme toute, elle utilise les instruments que le moment historique met à sa disposition. Mais il est possible de la dominer avec l'aide de Dieu.* » (n° 166)

Mais si Dieu a fait l'homme ainsi, comment compter sur lui pour corriger ce « *défaul* » ? C'est la faute du Bon Dieu : il nous a faits comme ça !

« *Le pouvoir international* » (n° 170 à n° 175) n'y peut rien. Nous le savons d'expérience. « *Une charité sociale et politique* » (nos 176-185) n'existe pas, le



Pape le reconnaît, mais précisément, il veut changer cela ! Comment ? Par « *l'amour politique* » :

« *Reconnaître chaque être humain comme un frère ou une sœur et chercher une amitié sociale qui intègre tout le monde ne sont pas de simples utopies.* »

C'est déjà ce qu'affirmait "saint" Paul VI ! Nous constatons aujourd'hui, quarante ans après, le temps d'une génération, la faillite de ces « *utopies* » initiées par "saint" Jean XXIII, formulées par le "saint" concile Vatican II, et mises en œuvre par "saint" Jean-Paul II.

Le chapitre suivant : *DIALOGUE ET AMITIÉ SOCIALE*, en appelle à « *une culture nouvelle* », mais n'apporte rien de « *nouveau* » capable de « *retrouver la bienveillance* » (n°s 222-224) dont la source est l'Amour.

Car l'Amour est la troisième Personne de la Bienheureuse Trinité, que rejettent explicitement juifs et musulmans !

### LE REMÈDE

Le dernier chapitre, *DES PARCOURS POUR SE RETROUVER*, est précisément une tentative pour contourner cet obstacle qui nous empêche de nous retrouver *Fratelli tutti*. Le premier sous-titre est plein de promesses : « *Repartir de la vérité* » ! « *Ceux qui se sont durement affrontés doivent dialoguer à partir de la vérité !* » Ah ! la bonne heure ! « *Ce n'est qu'à partir de la vérité historique des faits qu'ils pourront faire l'effort, persévérant et prolongé, de se comprendre mutuellement et de tenter une nouvelle synthèse pour le bien de tous.* » (n° 226)

Mais quelle déception ! Après des considérations sociologiques parfaitement inopérantes sur les conditions de la paix en Afrique ou en Asie, le pape François fait soudain appel à l'Évangile :

« *Jésus-Christ n'a jamais invité à fomenter la violence ou l'intolérance. Il condamnait ouvertement l'usage de la force pour s'imposer aux autres : "Vous savez que les chefs des nations dominent sur elles en maîtres et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il n'en doit pas être ainsi parmi vous."* (Mt 20, 25-26) *Par ailleurs, l'Évangile demande de pardonner "soixante-dix fois sept fois"* (Mt 18, 22), *et donne comme exemple le serviteur impitoyable qui, pardonné, n'a pas été capable, à son tour, de pardonner aux autres* (cf. Mt 18, 23-35). » (n° 238)

Le Pape ajoute que « *dans d'autres textes du Nouveau Testament, nous pouvons remarquer que, de fait, les communautés primitives, plongées dans un monde païen saturé de corruption et de dérives*... et de juifs rebelles ! « *avaient le sens de la patience, de la tolérance, de la compréhension* », par exemple lorsque « *le livre des Actes des Apôtres affirme que les disciples, persécutés par certaines autorités* (sic !), « *avaient la faveur de tout le peuple* » (Ac 2, 47 ; cf. 4, 21. 23 ; 5, 13). » Pourquoi ne pas

appeler lesdites « *autorités* » par leur nom ? Est-ce là ce que François appelle « *repartir de la vérité* » ?

« *La vérité* » est que l'erreur de notre Saint-Père le pape François est immense : « *Pauvre Saint-Père !* » se lamentait sainte Jacinthe en écho au Cœur Immaculé de Marie, nous comprenons maintenant pourquoi...

Le Cœur Immaculé de Marie est le chemin des « *parcours* » qu'il cherche « *pour se retrouver* ». Il n'y en a pas d'autre parce qu'il n'est pas d'autre chemin, pour des enfants qui veulent « *se retrouver* », que la médiation de leur Mère, Épouse épanouie par le don et l'habitation en elle de l'Esprit-Saint qui lui est réellement, physiquement et personnellement communiqué par son Époux divin.

Or, elle est à peine nommée dans cette encyclique, et même pas dans la prière finale ! L'humanité restera prostrée dans sa souillure et son mal, tant que François n'ouvrira pas les yeux sur la beauté absolument grandiose et féconde, ravissante et consolante du Cœur Immaculé de Marie couronné d'épines et demandant à être « *consolé* », à Fatima, par la récitation quotidienne du chapelet, à Pontevedra par la dévotion réparatrice des premiers samedis, à Tuy par la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé.

Le pape François ne fait que suivre un Concile qui a tourné le dos à ces demandes maternelles. Depuis, toute créature est imbue de sa beauté, de sa dignité, revendique une pleine liberté par rapport aux autres et à Dieu. La femme se veut l'égale de l'homme, et l'homme l'égal de Dieu. Toute créature, niant sa vacuité essentielle, sa féminité, son besoin et son désir du secours d'un Autre, se rend à elle-même un culte idolâtrique et cède comme la Première femme à la tentation du diable, avec le même résultat, d'une jactance et d'une stérilité misérables sous la colère de Dieu.

La dévotion au Cœur Immaculé de Marie que « *Dieu veut établir dans le monde* » peut seule détourner la créature de ce fol orgueil qui la pousse à se dresser des autels à elle-même, en lui montrant que sa vocation d'enfant de Marie, si elle commence par l'humble reconnaissance de son néant et la docilité confiante qui conviennent à sa prière filiale et à son attente de Dieu, s'achève par sa grandiose transfiguration grâce à l'inhabitation en Elle du Saint-Esprit, son amour, sa fécondité inépuisable et glorieuse, en toutes sortes de bonnes œuvres et d'enfantements heureux, enfin par la résurrection de la chair devenue la demeure de la Sainte Trinité et le bonheur du face à Face éternel. Où elle redira sans fin :

« *Mon Dieu ! je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas et qui ne vous aiment pas.* »

*(père Bruno de Jésus-Marie.*

## LE BON SAMARITAIN, C'EST JÉSUS !

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho... » (Lc 10, 30)

QUI ne connaît par cœur la belle parabole ? Un prêtre passe, puis un lévite, mais c'est le Samaritain méprisé et honni qui s'arrêtera, portera secours, aidera l'homme de manière presque exagérée ; sa sollicitude manifeste une charité inusitée, une surprenante tendresse ; Jésus même exagère à dessein la démesure de ce dévouement à un inconnu.

Et là-dessus combien de fois nous sommes-nous exercés à la méditation sur la charité fraternelle ! Nous faisons réflexion sur l'inimitié qui régnait entre Juifs et Samaritains, là nous semblait la clef de cette parabole. Il nous fallait donc porter secours à nos ennemis et tout homme dans le besoin devient aussitôt notre prochain : ce Samaritain n'a-t-il pas oublié les reproches séculaires pour sauver ce Juif dépouillé et blessé, comme il aurait fait à son propre frère ?... Cette interprétation est belle, elle n'est pas fausse, mais c'est tout de même un nouveau contresens sur l'Évangile, l'un de ceux qui ôtent au Livre sacré sa richesse mystérieuse, mystique, sa sagesse cachée, pour lui donner l'allure d'un paradoxe oriental, d'un appel à l'irréalisme le plus insensé, le plus désarmant, le plus funeste en définitive, car si nos ennemis sont nos frères, que seront nos frères ? J'en connais qui, sous le prétexte de cette parabole, ont monté des ambulances et des refuges pour fellaghas traqués...

Allons jusqu'au bout du récit divin : « *Lequel de ces trois hommes, à ton avis, interroge Jésus, s'est montré le prochain de l'homme tombé aux mains des brigands ?* » Bien évidemment l'autre n'a plus qu'à répondre : « *Celui qui a pratiqué la miséricorde à son égard* »... La réponse est simple, mais la question est bien mystérieuse dans son retournement inattendu. On fait toujours la faute, en lisant trop rapidement et sans religieuse attention, de croire que Jésus nous invite à conclure que ce Juif en détresse a été pour le bon Samaritain, son prochain. Mais en vérité Jésus veut nous conduire à remarquer que ce Juif ne pouvait guère deviner d'où lui viendrait le salut et que son proche, son frère, son ami, ce serait cet étranger ignoré, et non pas le prêtre ni le lévite

de sa propre nation. Le prochain, dans la parabole, ce ne sont pas les voleurs qui tuent et pillent bien entendu (cela, il faudra attendre nos « *consciences torturées* » du vingtième siècle pour l'entendre dire du haut de la chaire de vérité), mais ce n'est pas davantage le voisin, le frère de race, l'ami... Qui est-ce donc Seigneur ? et qu'est tout ce mystère ? Le prochain, c'est celui qui, vis-à-vis de toi aura eu la charité surnaturelle des fils de Dieu.

Cette réponse a quelque chose de déroutant pour beaucoup. Pendant vingt ans j'aurai donc commenté le « *Tu aimeras ton prochain* » d'une manière toute naturelle et basse, j'aurai expliqué que le voisin ou le parent, celui-là avec qui nous vivons sans l'avoir choisi, c'est notre prochain. Et puis, un jour, il m'a fallu entendre mieux l'Évangile et comprendre que mon prochain m'est désigné par autre chose que la proximité du lieu ou les liens de la chair et de la race. La parabole, au lieu de satisfaire, excite la curiosité, la réflexion, comme tout bon « *machal* », toute énigme orientale, en quête d'une précieuse et mystérieuse vérité. De nouveau donc, Seigneur, avec ce scribe, je vous demande humblement : Qui est mon prochain ?

Les Pères de l'Église, eux, avaient vu clair, parce qu'ils étaient pleins du Christ. Et c'est encore avec eux qu'il faut lire des Évangiles tout remplis du mystère du salut. Jusque dans les figures et récits les plus simples, c'est Jésus qui se révèle et se manifeste par avance ; c'est de sa majesté et de son exemple immense que les plus simples exhortations morales et les remarques de la plus humaine sagesse reçoivent leur éclairage lumineux. Plus tard, quand Il aura souffert, tout sera manifeste aux yeux de la foi, celle des Évangélistes, des Pères, de nous-mêmes, si toutefois nous lisons avec les yeux de la foi...

Le bon Samaritain, c'est Lui. Toute la parabole laisse voir, en filigrane, l'œuvre même de la Rédemption, cette « *familiaritas stupenda nimis* », cette « *philanthropia* », excessif amour, stupéfiante miséricorde, familiarité incroyable de notre Dieu à l'égard d'une humanité coupable et meurtrie, victime des démons et tombée dans la déchéance par

l'excès de ses propres crimes. Comme la parabole de l'enfant prodigue reprend, mais dans un climat de pudeur parfaite, les allégories anciennes de l'Époux et de l'épouse infidèle, ici Jésus transpose le chapitre 16 d'Ézéchiel, trop violent et encore trop immergé dans la chair. Dieu s'était épris de cette enfant, Israël, se débattant dans son sang, abandonnée dans le désert... Le voici maintenant homme, accouru d'un pays étranger, voyageur sur cette terre de Jérusalem où il est inconnu, méprisé et haï. Est-ce par hasard ou en quête d'une mystérieuse tâche qui lui tient à cœur ? Le voici en présence de l'homme qui gît, blessé, dépouillé, dans le fossé de la route, tandis que les démons s'enfuient ricanant, avec leur larcin. Celui qui a dit : « *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent* », celui qui faisait voir tout l'abîme qui sépare l'amour selon le monde de la charité chrétienne, « *car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Et si vous réservez vos saluts à vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens eux-mêmes n'en font-ils pas autant ? Vous donc, soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait* » (Mt 5, 43-48), c'est Lui qui déploie auprès de son peuple pécheur une si grande miséricorde, une si parfaite tendresse qu'elle nous émeut encore comme une chose impensable, à la lecture de cette parabole, où il a voulu nous donner l'exemple pour que, comme il a fait, nous fassions nous aussi.

Voilà donc la Justice de Dieu dont saint Paul entretiendra longuement les chrétiens de Rome ; elle est toute révélée par avance dans cette parabole avant d'être incarnée dans cette Chair livrée et ce Sang répandu que l'Église adorera jusqu'à la fin du monde : « *C'est en effet alors que nous étions sans force, c'est alors, au temps fixé, que le Christ est mort pour les impies. À peine en effet voudrait-on mourir pour un homme juste ! Pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir, mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous.* » (Rm 5, 6-8)

La parabole du bon Samaritain, c'est cela ou ce n'est rien. Le bon Samaritain, pour tout homme venant en ce monde, c'est Jésus. Mais dites-vous, nous le savions depuis longtemps. Eh bien ! ajoutez avec l'Évangéliste même, ce bon Samaritain, pour moi encore, pécheur meurtri par les démons, c'est mon prochain !

Tu demandes qui est ton prochain, ô homme ? Celui-là que tu dois aimer autant que tu t'aimes toi-même, et du même amour plein de révérence et de reconnaissance éblouie dont tu aimes Dieu ? C'est Jésus ! C'est Jésus ! C'est Lui qui t'a fait le plus grand bien, que nul autre jamais ne pourra égaler, et toi, semblable au Juif de la parabole, tu n'y pensais pas, tu ne t'y attendais pas ! Baptisé cependant, tu as peut-être attendu vingt ans, quarante ans, pour tendre les bras vers Lui... ou bien encore, purifié par Lui, nourri de Lui, éclairé sur toutes choses par Lui, peut-être n'as-tu jamais fait réflexion sur le mystère insondable de ce Cœur, ce Cœur de Dieu qui a tant aimé les hommes, ces hommes qui n'étaient pas de sa race, croyaient-ils, et n'avaient pour Lui qu'indifférence et mépris, froideur et oubli !

Ainsi Jésus fait irruption dans ma vie, comme ce passant de Samarie a fait irruption dans la vie d'un Juif qui ne l'attendait pas et auquel il n'aurait pas songé à tendre les bras ni à donner son cœur... Et puis, maintenant, il y a le souvenir de ce tournant du chemin de Jérusalem à Jéricho et de ce certain soir d'été lourd d'orage où un visage inconnu, broussailleux, de Samaritain s'est penché sur ma misère, mes plaies, ma bouche blanche d'écume, desséchée de soif, mes yeux déjà perdus dans la dérégulation de la mort... « *Du fond de l'abîme, alors, j'ai crié vers Toi, Seigneur* », et maintenant, à cause de l'eau vive descendue sur mes lèvres, à cause de l'huile sainte épandue sur mes plaies, à cause de cette main très douce qui me caressait la joue, à cause de cette bonne voix et de ce bras fort qui me hissait sur cette monture, à cause de ce Cœur... Jésus, plus qu'un frère... vrai bon Samaritain !

Abbé Georges de Nantes.



# LA GUERRE

LE Pape achève son encyclique *FRATELLI TUTTI* en reconnaissant que « *la guerre n'est pas un fantôme du passé mais au contraire elle est devenue une menace constante* » (n° 256). C'est dire que l'encyclique *PACEM IN TERRIS*, du 11 avril 1963, n'a pas "encore" porté les fruits escomptés. Cela n'empêche pas François de persévérer dans le déni : « *Comme le disait saint Jean XXIII, "il devient impossible de penser que la guerre soit le moyen adéquat pour obtenir justice d'une violation de droits"* » ! (n° 260)

Il faudrait aller le dire à Erdogan qui multiplie les foyers d'un embrasement général en Méditerranée : « *Syrie, Libye, Méditerranée orientale, Grèce, Chypre, Caucase... Depuis le début, le président turc joue au pompier pyromane, déclenchant un nouvel incendie dès qu'un autre faiblit.* » (*LE FIGARO*, lundi 12 octobre)

Mais à quelle fin ? « *Le curseur est évidemment réglé sur le scrutin présidentiel de 2023, qu'il veut à tout prix remporter.* » Mais il y a plus.

Samuel Paty, pour avoir présenté à ses élèves de quatrième, lors d'un cours sur la liberté d'expression, deux représentations satiriques de "Mahomet", celles-là mêmes qui furent reproduites dans *CHARLIE HEBDO* en 2015, a été sauvagement assassiné par "décapitation" c'est-à-dire par l'égorgeement rituel, autrement dit le sacrifice humain offert à Allah 'Akbar, le 16 octobre dernier par un jeune réfugié russe de Tchétchénie, Abdoullakh Anzorov. Ce dernier a aussitôt été abattu par les services de police. Une information judiciaire a été ouverte pour complicité d'assassinat terroriste. Parmi les sept personnes mises en examen, le père musulman d'une élève qui avait porté plainte et mené en parallèle une campagne sur les réseaux sociaux contre l'enseignant. C'est cette campagne qui aurait donné l'idée à ce jeune tchétchène, musulman, installé avec sa famille à Évreux, d'entrer en action, d'acheter un couteau, de se rendre à Conflans-Sainte-Honorine et d'assassiner l'enseignant après se l'être fait désigner par deux collégiens moyennant finance.

« *Et l'on ne viendra pas nous dire, cette fois, qu'il est tombé par hasard, sans raison, sous les coups d'un "déséquilibré" !* écrit Alexis Brézet directeur des éditions du *FIGARO*. *Au contraire : tout, dans les jours qui précèdent le crime semble conduire à cette tragédie. Durant deux semaines, Samuel Paty a été l'objet d'une cabale méthodiquement ourdie, soigneusement organisée. Des militants islamistes l'ont ciblé, persécuté, calomnié. Parmi eux un "parent d'élève", mais aussi un activiste islamiste, fiché S, membre d'un "conseil des imams de France".* »

Donc c'est clair. Ce crime perpétré par un musulman l'a été pour un motif religieux en suivant cet effroyable rituel islamique de l'égorgeement et s'inscrit dans la droite ligne de la série d'attentats perpétrés

sur notre territoire depuis 2012. Mais la différence est que cette fois-ci, les musulmans en cause s'en sont pris à cette institution "reine" de la République, à son vrai bras armé, c'est-à-dire à cette prétendue Éducation nationale dotée du premier budget de la nation et qui n'a rien trouvé de mieux, pour parler de l'islam à de jeunes adolescents dans le cadre d'un cours d'enseignement moral et civique, que de leur présenter ces caricatures tout simplement obscènes.

Cet attentat a été commis quinze jours après un discours d'Emmanuel Macron, prononcé aux Mureaux, annonçant la discussion, dans les prochaines semaines d'un projet de loi pour lutter contre le "séparatisme" : « *Ce à quoi nous devons nous attaquer, c'est le séparatisme islamiste. C'est un projet conscient, théorisé, politico-religieux, qui se concrétise par des écarts répétés avec les valeurs de la République, qui se traduit souvent par la constitution d'une contre-société et dont les manifestations sont la déscolarisation des enfants, le développement de pratiques sportives, culturelles communautarisées qui sont le prétexte pour l'enseignement de principes qui ne sont pas conformes aux lois de la République. C'est l'endoctrinement et, par celui-ci, la négation de nos principes, l'égalité entre les femmes et les hommes, la dignité humaine.* »

"Séparatisme islamiste"... Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites ! car enfin « *à quoi rime, au juste, ce mot de "séparatisme" ?* » demande Alexis Brézet dans l'édition du 19 octobre du *FIGARO*. « *Le bourreau de Samuel Paty et les militants islamistes, qui ont créé les conditions de son acte, écrit-il, ne nourrissent aucunement le rêve de bâtir leur société islamique à côté de notre République, ils ont le projet de la remplacer, territoire après territoire, par un régime "pur" gouverné par la charia ! Les islamistes ne sont pas des séparatistes, ce sont des conquérants.* »

C'est le mot juste ! Il caractérise depuis quatorze siècles la religion coranique elle-même, dans son essence. Car, on aura beau dire, beau faire, l'islam prétend à la suprématie religieuse et politique planétaire fondée sur une prétendue révélation divine qui lui serait propre, celle du Coran révélé à Mahomet par l'ange Gabriel.

En fait de révélation divine, j'ai établi dans ma traduction scientifique des premières sourates du Coran, que cette "religion" est le fruit de la prétention d'un homme que notre Père tenait pour un « Himyarite de grande tente », génie religieux et puissant homme d'action, à retrouver, au rebours du christianisme et du judaïsme ! la religion « parfaite » d'Abraham, selon la parole que Dieu lui adressa, « *Sois parfait !* » (Gn 17,2) et que reprend cet homme, l'auteur du Coran, pour l'opposer aux juifs et aux chrétiens.

C'est là la vraie traduction du mot *'islam*, qui ne signifie pas « soumission », mais « perfection » ! selon le sens de la racine hébraïque *šālam* « achevé, parfait ». L'islam, c'est la « perfection » de la religion voulue par Dieu et « l'accomplissement » de ce qu'annonçaient la « Torah » et « l'Évangile » ! Rien de moins.

Tel est le thème du Coran. Cette pensée efface la distinction entre Ancien et Nouveau Testaments, source d'inexpiables conflits, et dévolue la religion d'Abraham, de Moïse et de Jésus, simple successeur de Moïse, aux enfants d'Ismaël, les Arabes, en vertu de la stupéfiante affirmation de l'auteur selon laquelle avant Moïse qui donna la Loi aux enfants d'Israël, avant Jésus-Christ simple prophète et successeur de Moïse, Dieu avait fait alliance avec Abraham... et Ismaël, l'ancêtre éponyme des arabes (II, 125) ! Depuis ce jour et jusqu'à aujourd'hui ! le Coran renvoie ainsi dos à dos juifs et chrétiens qu'il voue au feu de l'enfer pour avoir introduit dans l'Écriture des « *changements postérieurs* » à Abraham, à cette « *perfection* » primitive d'Abraham, les uns en se prévalant de la tradition de Moïse, les autres en affirmant que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.

L'auteur se défend d'apporter ni même de recevoir une révélation nouvelle, mais il brise savamment tout le ressort de l'Histoire sainte en effaçant l'exclusivité de l'Alliance nouée par Dieu avec Abraham et Isaac, l'élection du Peuple d'Israël, pour aboutir à la négation obstinée de la messianité et de la divinité de Jésus-Christ. Car le véritable « Bien-Aimé », selon la traduction exacte du mot *muḥammadun*, dont Jésus n'était qu'un « précurseur », c'est lui-même, l'auteur ! Suscité par « le Dieu » pour éteindre cette querelle qui opposait chrétiens et juifs depuis six cents ans et enfin rétablir cette religion « parfaite » des origines, à Jérusalem ! en la conquérant sur les chrétiens byzantins ! Voilà l'origine du *jiḥād* qui désigne l'action de se « rassembler en bande » armée, selon le sens de l'hébreu *gūd* (Gn 49,19 et la suite d'allitérations construite sur ce mot pour évoquer les incursions... arabes précisément ! contre la tribu de Gad installée en Transjordanie), pour monter à la conquête de Jérusalem.

Les musulmans ont perdu l'intelligence des origines de leur religion, de ce dessein génial et profondément antichrist que je retrace au long des trois tomes de ma traduction. C'est ainsi que, cent cinquante ans après les événements fondateurs, toute une légende a remplacé le fait historique par une prétendue révélation du Coran apporté du Ciel au prophète Mahomet par l'ange Gabriel.

Mais même ainsi déformé par la *sīra*, la « légende » musulmane postérieure, demeure l'essentiel qui vient de l'unique révélation divine et qui donne à l'islam sa valeur permanente et sa force spirituelle : le monothéisme, la soumission de l'homme à la loi morale, au Décret divin, l'attente du jugement et de la vie future,

le tout présenté dans un souffle prophétique, lui aussi repris de l'unique révélation biblique.

Partant de là, le Coran partage le genre humain en deux catégories : les « fidèles » qui ont embrassé la « religion parfaite » et les « apostats » : juifs et chrétiens, contre qui la guerre est inexpiable. L'islam, contre le christianisme, tend à dominer l'univers avec alternance de victoires et de défaites, de trêves consenties pour assurer les intérêts commerciaux. Mais le but reste et restera toujours le même : sa victoire définitive par l'extermination des « apostats », ou leur réduction en esclavage à moins qu'ils ne se convertissent à l'islam, ce qui est en cours pour beaucoup.

Nous en avons le pénible exemple avec Sophie Pétronin, cette Française retenue en otage au Sahel durant trois ans par un groupe *djihadiste*. Elle vient d'être libérée moyennant le versement d'une rançon et la libération de plus de deux cents djihadistes, accord négocié par les nouvelles autorités de Bamako au nez et à la barbe de nos forces militaires déployées dans la région. Et elle n'a rien trouvé de mieux que de profiter de cette détention pour faire « *une retraite spirituelle* » et se convertir à l'islam... Ce fut sans doute pour elle le prix à payer pour sauver sa tête... comme ce sera peut-être le cas pour bon nombre de Français dans un avenir qui n'est pas si éloigné...

La France n'est pas raciste comme l'a toujours expliqué notre Père. « À travers les siècles, des barbares sont venus, maint étranger a fondé, occupé son sol, des gens y auront trouvé l'asile qu'ils cherchaient, le travail dont ils avaient besoin, la patrie de leur esprit et de leur cœur, ils sont devenus Français. Notre pays, notre peuple ont assimilé bien des hordes de barbares et séduit beaucoup de grands étrangers qui les ont enrichis de leur sang, de leurs travaux, de leur génie. D'autres, inassimilés, inassimilables, ont campé, campent aujourd'hui encore sur son sol, qu'il nous faut sagement convertir, conquérir ou expulser. » (CRC n° 198, mars 1984)

Mais force est de constater que la France a connu à partir des années 70 des mouvements migratoires sans précédent, afin de pallier les besoins en main-d'œuvre dont l'industrie manquait alors. Et ces mouvements s'accrochèrent en 1975 par décision du Conseil d'État d'annuler une circulaire ministérielle de 1972 qui conditionnait jusqu'alors l'entrée et le séjour en France des immigrés à l'obtention d'un travail et d'un logement. À partir de cette année 1975, le gouvernement se voyait paralysé au nom des droits de l'homme dans sa capacité à réguler les flux migratoires en fonction des besoins économiques du pays ; toute restriction apportée à l'arrivée de populations étrangères était désormais interprétée comme un acte de racisme, attentatoire à la dignité humaine et à la liberté d'aller et venir. Et la situation n'ira que de mal en pis dans les années 80, avec notamment la fondation par Julien

Dray, Bernard-Henri Lévy et Harlem Désir de cette association particulièrement active de « SOS racisme ».

*« Un antiracisme de nouvelle génération voit alors le jour, écrit VALEURS ACTUELLES dans son numéro de février-mars 2020, qui dissimule un authentique projet de société où le migrant – et le musulman en particulier – cesse d’être “un travailleur en quête d’emploi” pour devenir une “victime”. Au nom des “droits” de cette victime, l’antiracisme va alors remodeler la société française. Celle-ci, qui professe que l’attachement à la nation prime toute autre considération, cède peu à peu le pas à une autre société, où non seulement l’appartenance ethnique est prise en compte, mais où cette appartenance ethnique est génératrice de “droits”. Le piège se referme et, très vite, le problème de l’islamisme perce sous la question de l’immigration. »*

Les faits, les dates, tels qu’ils nous sont ici présentés, sont parfaitement exacts et relèvent même du bon sens, mais l’analyse n’en est pas moins insuffisante en éludant une question essentielle et sans laquelle nous risquons une impasse, celle-là même dans laquelle se trouvent aujourd’hui nos institutions républicaines.

Les droits des immigrés, les droits revendiqués par les musulmans en tant que tels ne sont rien d’autre que les droits de l’homme, en fonction desquels sont organisées nos institutions républicaines, toutes chargées de les appliquer et de les faire respecter, et si nécessaire en se sanctionnant mutuellement. Car aucune loi, aucun texte réglementaire, aucune décision administrative, aucune décision de justice ne saurait être prise ou rendue en méconnaissance de ces droits reconnus à tous en théorie, impossibles à appliquer à tous en pratique.

Or, comme notre Père nous l’a expliqué de façon si claire, ces droits de l’homme font de chaque individu ou “personne” un sujet autonome de droits absolus, antagonistes entre eux et vis-à-vis de tout pouvoir. Ils établissent la “personne” comme origine et principe même de toute souveraineté, de tout pouvoir, de tout droit. Ils sont donc par définition subversifs de tout “ordre” humain. C’est au nom des droits de l’homme... et de la femme que désormais les relations entre les époux sont fondées sur une stricte égalité qui entraîne l’anéantissement de l’autorité du père en tant que chef de famille et donc la “pulvérisation” systématique de la famille qui est pourtant la cellule de base incontournable de toute vie en société.

Ils sont également subversifs de tout ordre politique et social. C’est au nom des droits de l’homme que la Révolution a mis fin à l’Ancien Régime chrétien par la “décapitation” – il est vrai que la guillotine était un moyen plus civilisé qu’un simple couteau – du roi et de la reine et de tous les “ennemis du peuple”. C’est au nom des droits de l’homme que se déroulèrent les journées révolutionnaires des 27, 28 et 29 juillet 1830 qui firent plusieurs centaines de morts à Paris

et qui provoquèrent l’abdication de Charles X et l’abolition du pouvoir sacré en France. C’est au nom des droits de l’homme que l’armée, la justice, et finalement toute la nation, furent priées de se mettre à genoux comme responsables de la condamnation d’Alfred Dreyfus prétendument innocent du crime de trahison.

C’est au nom des droits de l’homme que le gouvernement de salut national du maréchal Pétain fut anéanti dans l’épuration, la condamnation et l’assassinat de milliers de Français qui payaient ainsi le “crime” de loyalisme au Maréchal et à l’État français. C’est au nom des droits de l’homme que, dans la plus pure tradition dreyfusarde, l’Armée française, en pleine guerre contre le terrorisme FLN à Alger en 1957, eut à subir une violente campagne de dénigrement de ses méthodes et de son action, prélude à l’abandon de l’Algérie en 1962.

Cette brève évocation de notre histoire contemporaine montre à quel point les droits de l’homme sont une machine infernale pour contester toute sujétion, toute hiérarchie, tout ordre, et à un degré tel, ne craignait pas de dire notre Père, qu’« on a commis en ce pays mille fois plus de crimes au nom des droits de l’homme que par raison d’État et pour cause de salut public ! » (*URGENCE D’UNE SAGESSE POLITIQUE TOTALE*, CRC n° 194, p. 7)

Subversifs de tout ordre humain et politique, les droits de l’homme ne poursuivent pas d’autre but que celui d’« écraser l’infâme », « de substituer à Jésus-Christ Roi du monde, souverain Législateur, une idole, n’importe laquelle, pourvu qu’Il ne paraisse plus en vainqueur ! Et la meilleure idole, pour perdre le monde dans l’impiété de la grande Apostasie, c’est aux yeux de l’homme (et de la femme), leur propre image, fantastique : l’Homme, la Femme “comme des dieux” (Gn 3,5). »

D’où la dictature, au nom des droits de l’homme, qu’exerce cette laïcité obsessionnelle et sectaire de nos institutions républicaines pour interdire systématiquement, fondamentalement, radicalement à la religion catholique, à l’Église, toute influence dans la vie publique, politique et sociale de la France. C’est au nom de cette laïcité que la République lança à la fin du dix-neuvième siècle une violente persécution contre les religieux de France au point de les exclure des écoles et de toutes les œuvres qu’ils assuraient, de les expulser du territoire national, de spolier les églises pour finir par adopter la loi de séparation de l’Église et de l’État, avec cette volonté affichée de détruire et d’effacer jusqu’au moindre vestige le règne social de Jésus-Christ, refoulé au fond de la conscience individuelle.

Et ce fut un plein succès grâce au “Ralliement” ordonné en 1892 aux catholiques français par Léon XIII, grâce à la servilité, à la lâcheté de nos évêques de France, bien loin de prendre modèle sur Mgr Freppel, et finalement grâce à la



déclaration *DIGNITATIS HUMANA*E adoptée en 1965, l'Église demandant aux États que lui soit seulement appliqué le droit social à la liberté de religion comme elle-même le reconnut à toutes les religions ou irréligions au concile Vatican II.

L'Église a ainsi reculé, aujourd'hui elle s'en félicite ! mais la religion s'est perdue et avec elle, la force de la charité fraternelle ; notre nation française a perdu sa vitalité. En 1940, notre désastre sanctionnait une criante impréparation politique et militaire, certes. Mais plus profondément, « *l'esprit de jouissance l'ayant emporté sur l'esprit de sacrifice* », le peuple de France n'était pas prêt aux sacrifices que les poilus de la Grande Guerre avaient été capables de consentir vingt ans auparavant. Et survint l'abandon de la terre, la trahison de la Communauté d'Algérie, les Français de métropole préférant donner leur "OUI" au référendum sur l'autodétermination pour ne pas avoir à défendre leurs frères qui se faisaient égorger là-bas.

"NON" ! Suivant de Gaulle, ils préférèrent se tourner vers l'Europe des affaires et s'adonner à cette économie libérale qui assura au pays une envahissante réussite matérielle. Tous en profitèrent, certes, mais ce matérialisme acheva de priver la France de sa religion catholique, source de son héroïsme militaire, du sens civique, de la fraternité nationale, cet esprit de communauté... autant de forces et de vertus perdues pour faire face au problème religieux que pose aujourd'hui l'islam et qui met en échec la République divisée... contre elle-même.

Quel est le problème posé aujourd'hui par cette religion ?

Il règne dans les esprits une telle confusion qu'il est impossible de répondre à cette question sans disposer des trois clefs que voici.

LA PREMIÈRE est que tous les sujets liés à l'immigration, à la sécurité, à la religion sont des tremplins électoraux fantastiques. Notre Père n'a eu de cesse de nous le rappeler avec beaucoup, beaucoup d'insistance. C'est parce que bon nombre de ses lecteurs et amis ne voulurent pas le comprendre que notre Père dut se résoudre à dissoudre la Phalange en 1988. Chaque responsable politique, chaque élu censé comprendre ces questions et leur apporter une solution sait qu'en prenant publiquement position sur de tels sujets, dans un sens ou dans un autre, il excite et exacerbe la passion démocratique des Français, quand il n'est pas lui même l'otage de ses propres passions ou idéologies. D'ailleurs, ce phénomène est démultiplié à l'envi par les médias et les groupes de pression en tous genres dont les mêmes élus et responsables politiques sont dans tous les cas les esclaves. Donc tout ce qu'on peut entendre ou lire sur ces sujets est, de toute façon, toujours biaisé.

DEUXIÈME CLEF : nos institutions "démocratiques", au nom du principe de laïcité, se font fort d'intervenir dans les domaines religieux qu'elles veulent contrôler

et dominer, tout en prétendant ignorer ostensiblement le contenu, la valeur et la vérité des doctrines religieuses... Mais comment traiter sérieusement d'une question en se limitant à la forme, au secondaire, sans s'intéresser au fond, au principal ? C'est contradictoire et cela relève d'une véritable aliénation mentale. Le Tribunal correctionnel de Besançon vient de condamner quatre Bosniaques, musulmans, pour avoir battu et tondu leur fille et nièce qui voulait se marier avec un jeune Serbe, chrétien. Commentaire du *FIGARO* dans son édition du 24 octobre : « *Entre tradition moyenâgeuse et violences intrafamiliales, il n'y a qu'un point qui aura été ignoré vendredi : le motif religieux de la colère des parents pourtant affirmé par Selma [la victime]. "La question n'est pas la religion" a tranché la présidente du Tribunal, "mais de savoir comment Selma a été tondu et par qui".* » Sans commentaire !

TROISIÈME CLEF : cette "neutralité" tellement contradictoire et équivoque cache mal un parti pris résolu de considérer que le Bon Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'existent pas, avec toutes les conséquences politiques, économiques, sociales, scientifiques, philosophiques, culturelles, culturelles et autres, qu'implique une telle profession d'irréligion. De surcroît, cette neutralité est toujours insidieusement pratiquée à l'avantage de l'islam ; cette religion représente non seulement un réservoir électoral qu'il serait dommage de négliger, mais surtout un allié de choix pour l'instauration en France d'une société multiculturelle et non plus chrétienne, voire une machine de guerre contre l'Église. Car la religion catholique, le nationalisme catholique sous toutes leurs formes étaient, sont et seront toujours les seuls vrais adversaires déclarés de la République, qui se prive ainsi délibérément des lumières supérieures de la foi sur l'ensemble des activités humaines qu'elle est censée organiser.

Le 8 septembre 2020, fête de la Nativité de la Vierge Marie, rompant avec une tradition à laquelle se soumettaient la plupart de ses prédécesseurs, le nouveau maire écologiste de Lyon, Grégory Doucet, refusa de se rendre à la basilique de Fourvière pour prendre part à la cérémonie de renouvellement du Vœu des Échevins prononcé le 12 mars 1643 afin de conjurer une épidémie de peste. Motif allégué : le principe de la laïcité... qui ne l'empêcha pas, dès lendemain, de courir poser, à Gerland, la première pierre d'une nouvelle mosquée, l'ancienne capitale des Gaules comptant déjà quinze mosquées et lieux de prières musulmans !

Le 12 janvier 2015, au lendemain des attentats de Charlie Hebdo, et l'Hyper Cacher commis au nom de l'islam, Christiane Taubira, garde des Sceaux, volait au secours de cette religion, qui pourtant venait de terroriser toute la France, en enjoignant à l'ensemble des parquets de « *combattre avec la plus grande vigueur les propos ou agissements répréhensibles, haineux ou méprisants, proférés ou commis en raison*

de l'appartenance à une religion ». Et si Emmanuel Macron a annoncé pour la rentrée prochaine la fin de la scolarisation à la maison des enfants afin de lutter contre le “séparatisme islamiste”, que les paisibles familles catholiques qui veulent protéger leurs enfants de l'intrusion de l'Éducation nationale ne relèvent pas trop vite la tête : cette interdiction générale et arbitraire les concerne tout autant. Et si elles s'aventuraient à la braver, l'étiquette “dérive sectaire” sera aussitôt collée à leur réputation.

Tout cela étant dit, nous sommes maintenant libres de présenter en toute vérité le problème soulevé aujourd'hui en France par l'islam.

Comme nous l'avons étudié scientifiquement et démontré, l'islam, dans l'essence même de sa doctrine, est à l'origine une religion de conquête et l'est restée jusqu'aujourd'hui. Elle considère jusqu'au fanatisme que le “Mahomet” de la légende est le prophète « du Dieu », traduction exacte du nom d'Allah, que le Coran est un Livre révélé, rendant manifeste la fausseté des autres religions qu'il faut anéantir pour le bien de l'humanité, par obéissance « au Dieu ». Et en toute logique religieuse, cette religion considère que toutes les activités humaines, qu'elles soient familiales, matérielles, politiques, économiques et autres doivent être dominées par la volonté de son Dieu. Intégriste, totalitaire, fanatique, il n'y a pas d'entente possible avec cette religion et paradoxalement c'est précisément cela qui lui donne toute sa force. Aussi la distinction entre “islam modéré” et “islam radical” n'existe que dans l'esprit de chrétiens apostats, épris de confort, d'hygiène, et de “sécurité”, qui ne connaissent pas le Coran et qui, en définitive, préfèrent demeurer dans l'illusion, dans ce faux esprit de tolérance que leur donne l'idéologie des droits de l'homme et de la dignité transcendante de la personne humaine.

« L'important, écrit notre Père, n'est pas la dignité de la personne et la reconnaissance de ses droits individuels, concepts d'Occidentaux décadents. L'important, c'est l'islam, la communauté qui subsiste et se sent forte, capable de lutter, de dominer, de vaincre et avancer encore. La “guerre sainte” est donc l'impératif vital de l'islam, conçue comme le combat pour la fraternité musulmane plus que pour le règne de Dieu. » (CRC n° 150, février 1980) C'est pourquoi le pape François a pu signer avec l'imam d'El-Ahzar une déclaration commune sur le thème de la “FRATERNITÉ” qui lui est cher... *Fratelli tutti* !

En revanche, si une distinction peut être faite, c'est bien entre islam et musulmans et entre musulmans eux-mêmes. Très divisés et avec de grandes disparités entre eux, beaucoup sont loin de pratiquer de façon fanatique leur religion et ne demandent qu'une chose : vivre en paix. C'est évident.

Et il est tout aussi évident que nombre d'entre eux sont sous l'emprise d'un embrigadement djihadiste ou proche de le devenir et représentent donc

un vrai danger pour l'ordre et la paix dans notre pays. Ceux-là, par tous les moyens, telles des bêtes sauvages, doivent être pourchassés et définitivement “neutralisés”. C'est une question de vie ou de mort.

Mais entre ces deux situations extrêmes, bon nombre de musulmans en fait, en droit, s'imposent en tant que tels dans un esprit de conquête plus ou moins marqué sur la société française. C'est la création de mosquées et de lieux de prières, le port ostensible de vêtements à caractère islamique tels le voile, le burkini, le respect de régimes alimentaires, la création d'écoles coraniques, l'enseignement de langues et de cultures d'origine, etc. Et voilà que les institutions de la République réagissent en ordre dispersé, les unes pour s'opposer à ces atteintes répétées au “principe” de laïcité, les autres au contraire pour accepter ces avancées musulmanes dans notre paysage français au nom du droit d'asile, de la liberté de conscience, de la liberté religieuse, de la liberté d'opinion et d'expression, du droit à la différence... bref au nom des droits de l'homme.

C'est ce que remarque *VALEURS ACTUELLES* dans son numéro de février-mars de cette année : « *au-dessous de ces références suprêmes au droit français, il y a l'école, l'université et toute une galaxie d'associations, d'organisations, d'observatoires, de comités, de hauts conseils tels le Conseil supérieur de l'audiovisuel, la Caisse nationale d'allocations familiales, le Planning familial, la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme, la Ligue des droits de l'homme, le Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, etc. Tout un écosystème a œuvré, année après année, à attaquer sans répit le corps national pour y installer de plus en plus profondément, durablement, irrémédiablement, l'écharde islamiste.* »

Et que propose Emmanuel Macron qui a décidé de partir en guerre contre ce qu'il appelle le “communautarisme islamiste”, “l'islamisme politique” ? La “reconquête républicaine”... la laïcité... Mais « *quand va-t-on comprendre que l'islam propose un universalisme plus complet et plus puissant que le nôtre ?* commente avec à propos *VALEURS ACTUELLES*. *Les musulmans s'en moquent de la République. En vérité, c'est la France qu'il faudrait proposer. Cette France détricotée, décomposée, éviscérée, et dont il reste aujourd'hui si peu de chose.* »

Cette réflexion de bon sens permet d'introduire trois conclusions.

Premièrement, proposer la France aux musulmans, oh certes oui ! mais libérée de la République. Voilà la condition sans laquelle il n'y a pas de solution. La République, à l'exception de son irréligion et de son matérialisme individualiste que méprisent profondément les musulmans, même s'ils savent en tirer parti, n'a rien, absolument rien à leur opposer pour nourrir leur cœur et leur esprit. Et une République, sur ordre d'Emmanuel Macron qui va désormais généraliser la

diffusion de caricatures publiées dans *CHARLIE HEBDO* au nom d'une folle "liberté sacrée de toute opinion", est un véritable appel à la guerre civile et religieuse qui relève d'une irresponsabilité criminelle.

Car "l'État de droit" c'est-à-dire le respect de la hiérarchie des normes, et donc, au dernier degré, le respect des droits fondamentaux de l'individu jusqu'au détriment du bien de la communauté nationale, n'est rien d'autre qu'un aveu d'impuissance des institutions républicaines face à l'esprit conquérant de l'islam. *« Les islamistes profitent plus largement d'un climat de nos sociétés qui se résume dans le mot de faiblesse et dont les failles, en particulier juridiques, des démocraties libérales ne sont qu'une expression parmi d'autres »*, écrit le *FIGARO* dans son édition du 26 octobre. Mais non ! c'est bien la République tout entière qui est, par définition, par essence, défaillante, et il faut s'en défaire pour s'attaquer à la racine du mal, pour qu'un pouvoir de nature dictatoriale, voire royale, sacrale ! puisse en toutes circonstances assurer l'ordre et la paix de la nation, et donner ainsi réellement à nos institutions politiques une supériorité et une force qui soient reconnues et respectées par les populations musulmanes en France.

DEUXIÈMEMENT, renverser la République rendrait à l'Église sa mission civilisatrice pour restaurer et affermir les mille et mille liens entre les communautés humaines, la plus achevée étant la nation, en les irriguant de la charité surnaturelle qui en est la seule source. C'est par la supériorité de notre civilisation chrétienne que nous gagnerons le cœur des musulmans pour d'abord agréger leurs communautés à notre communauté nationale française, et ensuite les convertir à notre sainte religion. En attendant, la République refuse de s'entendre avec l'Église pour lutter contre la montée en puissance de l'islam. La trahison est patente. Et les gens prêts à en découdre avec la religion du Coran ne s'en rendent pas compte !

D'où l'importance, pour nous phalangistes, de connaître notre doctrine des 150 POINTS que nous a laissée notre Père afin de "maintenir" ; car, TROISIÈMEMENT, en l'état actuel des choses, je ne puis faire mieux que de répéter les derniers mots que prononça notre Père à l'issue d'une conférence, le 17 avril 1986, et qui sont plus que jamais d'actualité : *« L'islam devient la vérité obligatoire, sous peine de quoi il y a toujours la menace. Et l'islam avance à cause de cette menace. Je pense que si nous ne changeons pas, que si nous ne revenons pas à une vraie religion catholique du SYLLABUS, avec une société royale, une société autoritaire d'un Roi Très-Christien, d'un dictateur catholique, nous nous ferons manger l'un après l'autre, par la terreur puis par la séduction des masses. Notre pays deviendra un pays musulman ! »*

En attendant, la France fait l'unanimité du monde musulman contre elle, du fait de ce prétendu droit à la caricature, au blasphème, défendu par Emmanuel

Macron qui, comme Daladier en 1939, nous jette dans la guerre sans aucune préparation.

À Dacca, au Bangladesh, plusieurs milliers de manifestants se sont retrouvés mardi aux alentours de l'ambassade de France à l'appel de l'Islam Andolan Bangladesh (IAB), l'un des principaux partis islamistes bangladais. *« Nous, les musulmans, nous n'avons jamais caricaturé les autres religions »*, a lancé Rezaul Karim, l'un des leaders de l'IAB. *« J'appelle tous les musulmans du monde à boycotter les produits français. Nous leur donnerons une leçon »*, a-t-il promis. Dans la foule, un portrait d'Emmanuel Macron accusé *« d'adorer Satan »* a été brûlé. En Syrie, dans la bande de Gaza ou en Libye, des portraits du président français ont également été brûlés. Au Pakistan, notre ambassadeur a été convoqué. L'Iran attise aussi la colère dans la rue tandis que dans d'autres pays le ton est plus modéré, mais il a bien fallu y aller de son petit couplet pour condamner les caricatures de *CHARLIE HEBDO*, tels le Maroc ou la Jordanie.

Le plus inquiétant fut un communiqué de l'agence THABAT, proche de l'organisation Al-Qaïda, publié le 25 octobre, engageant à commettre à l'arme blanche des actions individuelles au titre du *djihad*, en visant notamment les églises et les symboles de la Chrétienté. La menace fut prise très au sérieux par le ministère de l'Intérieur. Et vendredi 30 octobre, trois fidèles catholiques innocents subirent de la part d'un migrant tunisien ayant transité par l'île de Lampedusa si chère au cœur du pape François, au cri d'*« Allah Akbar »*, le rituel islamique de l'égorgement dans la basilique Notre-Dame de l'Assomption à Nice. Le même jour, les services de police purent de justesse éviter à Lyon et à Avignon des drames comparables.

Mais, comme on pouvait s'y attendre, c'est la Turquie qui tire le "meilleur parti" de cette affaire, ce pays gouverné par Recep Tayyip Erdogan depuis 2003 en tant que Premier ministre puis chef d'État, lui-même très proche des Frères musulmans. La Turquie laïque de Mustafa Kemal Atatürk a, depuis son fondateur, singulièrement changé de visage.

*« Ce n'est plus ce pays rudimentaire à l'identité incertaine aux marges de l'Europe »*, écrit Tancred Jossereau dans le numéro d'octobre-novembre 2020 du *FIGARO HISTOIRE*. *Avec 83 millions d'habitants, elle dépasse l'Allemagne. Seizième puissance économique de la planète, elle s'affirme. Elle ne quémande pas une place d'Occidentale d'honneur, elle veut être reconnue pour ce qu'elle est, c'est-à-dire une puissance renaissante. Tel est le sens de la transformation en mosquée de Sainte-Sophie, ainsi que celle de Saint-Sauveur-in-Chora, l'une des plus belles églises d'Istanbul, annoncée par Erdogan le 21 août. »*

Ce mouvement d'islamisation de la part de la Turquie concerne aussi bien son propre territoire que le nôtre. Le rapport 2018 de la Direction générale de la sécurité intérieure (DGSİ) met bien en évidence la



volonté de la Turquie d'instrumentaliser l'islam dans sa vision géostratégique au travers notamment de ses émigrés installés dans les différents pays européens dont la France, en concurrence du Qatar, de l'Arabie saoudite, et des pays du Maghreb. Ce rapport recense deux structures très actives sur notre territoire. D'abord le DITIB, une émanation du Ministère des Affaires étrangères dont l'objet est l'islamisation des diasporas turques, en les fédérant, en leur enseignant les préceptes du Coran, au travers d'organisations culturelles et cultuelles, en organisant le pèlerinage à La Mecque, etc. Le DITIB gère plus de la moitié des mosquées et salles de prières turques en Europe et contrôle en France près de la moitié des imans envoyés et salariés dans notre pays par des pays étrangers.

Autre structure, le MILIS GÖRÜS, proche des Frères musulmans. Son rôle essentiel tient dans la construction de mosquées. La DGSİ note dans son rapport : « *Mouvement particulièrement dominant dans l'influence de l'islam turc en France et en Europe. Il porte des valeurs telles que l'anti-occidentalisme, l'anti-maçonnisme et le refus de la laïcité, notamment par la volonté de faire porter le voile aux femmes, même au sein des établissements scolaires. Son logo est très explicite de ce point de vue : il représente une Europe entourée d'un croissant islamique.* »

Tancrède Jossereau poursuit : « *À travers l'islam, la Turquie renoue avec l'universel et sa vocation mondiale, et ce constat balaye les clivages politiques. Kémalistes, islamo-conservateurs, nationalistes sont unanimes : la planète s'achemine vers un ordre post-occidental et la Turquie doit y trouver sa place. En conséquence, les cadres juridiques posés au lendemain de la Première Guerre mondiale sont jugés dépassés. Si le traité de Lausanne a reconnu l'indépendance de la Turquie, c'est, de l'aveu d'Erdogan, une Turquie réduite à la portion congrue : "Quelqu'un [il désigne sans le nommer Mustapha Kemal] a essayé de nous faire avaler Lausanne comme une victoire. Ce n'est pas évident. Regardez la mer Égée en ce moment. Nous avons donné les îles à Lausanne. Est-ce là une victoire ?" »*

D'où le conflit au sujet des îles de la mer Égée qui représentent pour la Grèce sa première et dernière ligne de défense et pour la Turquie le risque de se voir acculée à l'extrémité orientale de la Méditerranée, par application de la convention de Montego Bay qui autorise depuis 1982 tout pays à élargir ses eaux territoriales à 12 milles nautiques (soit 22 km). C'est cette même convention, dont la Turquie n'est pas signataire, qui a créé et octroyé à tout État côtier les zones économiques exclusives (les ZEE) qui sont au cœur des tensions actuelles en Méditerranée orientale. « *En empiétant sur la zone exclusive de la Grèce, le protocole d'accord que la Turquie a signé unilatéralement avec la Libye en novembre 2019 défend une vision arbitraire de sa propre zone exclusive. Celle-ci implique la confrontation*

*avec Athènes et Nicosie, qui revendiquent les mêmes eaux.* » (*ibid.*) Et l'enjeu, en définitive, n'est autre que la maîtrise des routes maritimes, des richesses qui y transitent et le droit d'exploiter les richesses énergétiques que la Méditerranée orientale abrite. N'insistons pas, nous avons déjà évoqué cet enjeu géostratégique dans lequel la France a un rôle à jouer. (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 214, octobre 2020, p. 7).

En Syrie, avec laquelle elle partage plus de 800 kilomètres de frontière, c'est la guerre qui a bouleversé l'agenda de la Turquie : après avoir misé, en vain, sur la chute de Bachar el-Assad, Ankara a progressivement réorienté sa politique vers une campagne militaire concentrée sur les milices kurdes d'Irak et du Nord syrien, accusées de collusion avec la guérilla du PKK. Cette offensive s'est accélérée après le coup d'État avorté de 2016 : en l'espace de quatre ans, l'armée turque a mené trois incursions militaires en Syrie, appuyée par des supplétifs syriens. « *Aujourd'hui, on assiste à une politique beaucoup moins idéaliste fondée sur la défense des intérêts stratégiques de la Turquie, qui s'avère beaucoup plus offensive sur le plan régional* », remarque Jean Marcou, spécialiste de la Turquie contemporaine.

Au printemps 2020, l'intervention en Libye prend un nouveau cap. En volant militairement au secours du chef du gouvernement d'union nationale de Tripoli, Fayez al-Sarraj, contre le général Haftar, la Turquie s'est montrée capable de s'affirmer militairement au-delà de simples opérations transfrontalières.

Bref, la Turquie est partout. Quant à l'objectif ultime, Erdogan ne le cache pas : « *Cent ans après, il faudra rétablir le califat* », a-t-il déclaré.

« *Ce rétablissement du califat, écrit Alexandre del Valle spécialiste en géopolitique et auteur d'un livre sur les Frères musulmans, se fera selon moi de façon progressive, à travers des institutions souples, un leadership turc néo-ottoman, des pressions diplomatiques et des projets de solidarités panislamiques politiques, socio-culturels, religieux-théologiques, éducatifs et même économiques et stratégiques (implantations d'entreprises et de bases militaires turques en pleine expansion dans le Golfe et en Afrique, etc.).* »

Ainsi que dans le Caucase du Sud, en proie à un conflit de grande intensité opposant deux anciennes républiques soviétiques ?

La région montagneuse du Haut-Karabakh, au sud des monts du Caucase, au nord-ouest de l'Iran, au nord-est de la Turquie, appartiendrait à l'Azerbaïdjan selon le droit international. Mais dans les faits, cette enclave en plein territoire azéri est arménienne par son histoire, sa culture, son peuplement et surtout sa religion. Terre de Chrétienté très ancienne, dépendant majoritairement de l'Église apostolique arménienne, schismatique depuis le cinquième siècle. Par sa situation géographique, le plateau du Haut-Karabakh a subi, comme la région d'Erevan, les invasions assyriennes, scythes, mèdes, babyloniennes, parthes, perses,

romaines, arabes, turques, mongoles, russes... C'est dans cette opposition parfois héroïque à ces envahisseurs, que s'est forgée l'identité arménienne. Pour les Arméniens, le Haut-Karabakh, souvent premier rempart face aux ennemis venant d'Asie, terre sacrée s'il en est, est l'équivalent du Kosovo pour les Serbes.

Arrachée à la domination perse par les Russes au dix-neuvième siècle, Staline, certainement dans un esprit de division du peuple arménien, rattacha cette terre chrétienne à la République soviétique d'Azerbaïdjan, peuplée, elle, majoritairement par des turcophones chiites. Il prépara ainsi les conditions d'une guerre inéluctable qui se déclencha dès les premiers signes de relâchement de l'étau soviétique, en 1988, à la faveur de la Perestroïka. Le Haut-Karabakh se souleva alors contre Bakou pour rejoindre le giron d'Erevan. Et ce conflit s'accroît avec la dissolution de l'Union soviétique à la fin de l'année 1991.

Malgré la création en 1992, dans le cadre de l'ORGANISATION POUR LA SÉCURITÉ ET LA COOPÉRATION EN EUROPE (OSCE), du groupe de Minsk co-présidé par la France, la Russie et les États-Unis, et chargé de parvenir à une résolution pacifique et négociée du conflit, les combats firent près de 30 000 morts. Ils s'achevèrent en 1994 par une fragile victoire militaire du Haut-Karabakh qui s'autoproclama alors république indépendante, mais sans reconnaissance internationale de quiconque. Victoire militaire d'autant plus fragile que le Haut-Karabakh a acquis sur la partie adverse toute une couronne territoriale. Depuis l'année 1994, la récupération de ses territoires perdus tout comme le recouvrement de sa souveraineté sur le plateau du Haut-Karabakh est une cause nationale pour l'Azerbaïdjan. D'où des conflits sporadiques sans fin.

Le 27 septembre dernier, l'armée de Bakou lança une offensive surprise pour récupérer ces territoires perdus. Mais avec cette circonstance particulière du soutien militaire, en conseillers et en armement, de la part de la Turquie, laquelle n'a pas hésité à faire déployer des mercenaires djihadistes en provenance de Syrie. C'est vraiment jeter de l'huile sur le feu, les Arméniens n'ayant pas oublié les massacres de masse dont ils furent victimes, notamment en 1895 et en 1915, et que la Turquie n'a jamais voulu reconnaître.

Conflit très délicat, les deux belligérants étant bien décidés à aller jusqu'au bout, en particulier l'Arménie qui semble actuellement en difficulté sur le plan militaire. Nikol Pachinian, son Premier ministre, a demandé à tous « *les dirigeants des villes, des districts, des villages, des partis politiques, des organisations civiles, des cercles des affaires, d'organiser des unités de volontaires* » pour combattre au côté des séparatistes du Haut-Karabakh. À ce jour, il semble que s'ouvre pour l'Azerbaïdjan, qui jouit d'une supériorité militaire reconnue, la perspective de reconquérir le corridor de Latchine et ainsi de couper la province du Haut-Karabakh de la République d'Arménie.

Conflit délicat également pour la Russie qui, même aux côtés de la France et des États-Unis avec lesquels elle préside le groupe de Minsk, demeure sans doute la médiatrice la plus autorisée pour éteindre, aux portes de ses frontières, ce foyer né pour une large part d'un tracé arbitraire des frontières datant de la période soviétique. Mais eu égard aux bonnes relations entretenues avec les deux belligérants, elle n'entend prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre et encore moins entreprendre une intervention militaire, même dans le cadre de l'Organisation du Traité sur la Sécurité Collective (OTSC), du moins tant que l'Azerbaïdjan n'entendra pas ses opérations militaires sur le territoire de l'État arménien, ce qu'il se gardera bien de faire.

Dans l'immédiat, la Russie tente un rapprochement des parties sur la base du plan élaboré par Sergueï Lavrov : restitution à l'Azerbaïdjan de cinq districts puis de ceux de Latchine et Kelbadjar et gel du conflit sur le Haut-Karabakh lui-même le temps de négocier un statut pour la province et le retour des Azéris déplacés... Déception pour l'Arménie, qui espérait que Moscou interdise la remise en cause de l'occupation du corridor de Latchine. Les accords de cessez-le-feu, jusqu'à présent négociés avec peine, n'ont jamais été respectés et les combats auraient fait de part et d'autre deux mille victimes selon Vladimir Poutine.

Mais la situation est rendue d'autant plus complexe par la présence de la Turquie au milieu de ce conflit. L'abondance des réserves pétrolières et gazières de l'Azerbaïdjan joue sans doute son rôle, Ankara souhaitant devenir un acteur dans le domaine énergétique. Mais cet engagement de la Turquie aux côtés de l'Azerbaïdjan est aussi politique et religieux, Ankara cherchant à étendre sa zone d'influence dans cette région du Caucase du sud ; et avec elle c'est l'islam conquérant qui fait son chemin...

...profitant de notre faiblesse. Faiblesse de notre laïcisme et de nos institutions en France qui abrite en son sein la plus importante population musulmane d'Europe et qui demeure à leurs yeux, malgré notre reniement, une nation chrétienne. Faiblesse du schisme du côté de la Russie qui certes, grâce à Vladimir Poutine, a su briser le califat musulman qui se formait par la violence à l'intérieur même de ses frontières dans tout le Caucase du Nord avec comme tête de pont la Tchétchénie, mais qui néanmoins demeure paralysée dans son élan missionnaire pour s'occuper de toutes ces populations musulmanes dont elle a directement ou indirectement la charge... et les convertir. Et le lien entre la France, la Russie et même tous ces musulmans qui la respectent : c'est la Sainte Vierge. C'est notre seul recours. C'est une volonté de Dieu, de plus en plus compréhensible, que l'on se tourne vers son Cœur Immaculé et que la Russie lui soit consacrée à la parole du Saint-Père. Il faut donc beaucoup prier pour le Saint-Père !

*(père Bruno de Jésus-Marie.*



# LORETTE, LA COLLINE SANGLANTE ET L'ANNEAU DE LA VIERGE

« Hélas ! la gloire d'Israël, sur tes hauteurs, est meurtrie.  
Comment sont tombés les preux ? » (2 Samuel 1, 19)

NULLE part sur la ligne de front, depuis la mer du Nord jusqu'à la frontière suisse, la Très Sainte Vierge Marie ne fut plus au cœur des combats héroïques de nos poilus qu'à Lorette en Artois, où la "Sainte Colline" fut l'enjeu d'une bataille de douze mois, qui compte parmi les plus âpres et les plus sanglantes de la Grande Guerre. Aujourd'hui, l'immense nécropole militaire qui se serre, parfaitement ordonnée, autour du sanctuaire reconstruit, est la plus grande de France. Elle devait faire ce 11 novembre l'objet d'un émouvant pèlerinage avec nos amis de la région Nord-Pas-de-Calais. À défaut de pouvoir nous y rendre de corps, faisons-le ici ensemble, non pas "virtuellement" comme on dit maintenant, mais spirituellement, afin d'en récolter le fruit salutaire pour nos temps difficiles.

## LE PÈLERIN D'ABLAÏN-SAINT-NAZAIRE.

L'histoire de Lorette en Artois commence à Ablain, petit village niché au pied de la colline. On y vénérât les reliques de saint Nazaire qui délivrent des maladies mentales. Au seizième siècle, la fille du prince de Bourbon-Carency fut miraculeusement guérie au terme d'une neuvaine à saint Nazaire ; en reconnaissance, la famille bâtit une superbe église de style flamboyant, – en ruine aujourd'hui –, qui était l'une des plus belles du diocèse, un diocèse placé depuis des temps immémoriaux « *sub tutela Matris* », sous la protection tutélaire de Notre-Dame, patronne

des trois villes épiscopales d'Arras, de Boulogne-sur-mer et de Saint-Omer.

À la fin du dix-septième siècle, Nicolas Florent Guillebert, originaire d'Ablain, qui se disait « *bourgeois marchand* » mais qui était aussi artiste peintre, entreprit un voyage à Rome, et de là à Lorette, où est vénérée la sainte "Maison de Marie", rapportée d'Orient par les Croisés au treizième siècle (voir l'étude décisive de frère Bruno, *DE NAZARETH À LORETTE*, CRC n° 317, novembre 1995, p. 1-20). Il y avait été encouragé par sa marraine, dominicaine au couvent de l'Abbiette à Lille, où avait été bâtie une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Lorette. « À peine arrivé à Lorette, notre pèlerin se sentit atteint d'un mal à la jambe tellement violent que les médecins jugèrent l'amputation nécessaire. Le pieux serviteur de Marie ne perdit pas confiance. Il se recommanda à la Sainte Vierge, en promettant que, s'il obtenait sa guérison, il bâtirait à son retour au pays natal un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de Lorette... Le miracle se produisit et Florent Guillebert, complètement guéri, revint de son pèlerinage, rapportant une statue de Notre-Dame de Lorette, et accomplit son vœu. » (Mgr Georges Lacroix, *La dévotion ininterrompue à Notre-Dame de Lorette d'Ablain-Saint-Nazaire, depuis ses origines jusqu'à nos jours, 1727-1920*, p. 10)

Il bâtit le sanctuaire promis au sommet de la "colline de Coquaine", comme on disait à l'époque,





qui s'élève au nord du village, d'autant que la forme de cette colline ressemblait étonnamment à celle de Lorette en Italie. Le site était pittoresque à souhait et il y possédait quelques arpents de terre. L'acte de fondation fut signé devant notaire en 1727, et bientôt s'éleva un petit oratoire contenant une reproduction de la *Santa Casa* portée par les anges avec une Vierge tenant sur ses bras l'Enfant-Jésus.

#### LA "RELIGION DE NOS PÈRES".

De toute la région, on prit l'habitude de monter à Notre-Dame de Lorette pour y adresser une prière à la Vierge, accomplir un vœu ou une pénitence. À partir de 1729, une messe y était célébrée tous les ans, le 8 septembre. Cette pieuse habitude dura jusqu'à la Révolution, où les sans-culottes, furieux de la résistance des fidèles d'Ablain qui n'acceptaient pas le prêtre intrus qui leur était imposé, se vengèrent en ruinant de fond en comble la petite chapelle. Heureusement, la statue avait été mise en lieu sûr. Ce qui n'empêcha pas les pèlerins de continuer à venir prier près des ruines, dans lesquelles ils avaient replacé la statue de la Sainte Vierge. En 1814, au retour du roi Louis XVIII, qui ne manqua pas de renouveler à Boulogne l'hommage à la Vierge suzeraine des rois de France en usage depuis Louis XI, lesdites ruines furent relevées et le pèlerinage reprit, ne cessant de prendre de l'ampleur tout au long du siècle. Après la guerre de 1870, en raison de l'afflux des pèlerins, on construisit un nouveau sanctuaire englobant l'ancien (*ci-dessous*), qui fut affilié au sanctuaire italien de Loretto, avec les indulgences qui s'y attachent.

Ce furent alors des foules qui accoururent. Le plus souvent en paroisses, bannières déployées, précédées de la croix, chantant des cantiques ou égrenant le chapelet. *« Dès l'aurore, la colline se couvre de monde, tous les sentiers conduisant à la chapelle sont littéralement sillonnés par des caravanes de pèlerins portant à la main leurs provisions de voyage. À l'arrivée d'une paroisse, l'église toujours trop petite est envahie jusqu'au sanctuaire, les moindres places sont occupées, le confessionnal est assiégé, les communions se distribuent à chaque instant et malgré ce continuel mouvement, le recueillement et le silence ne cessent de régner. On s'agenouille sous l'étole du prêtre pour recevoir le Saint Évangile, on vénère avec piété la relique de la Sainte Maison, on allume un cierge, on emporte un souvenir, on se fait inscrire sur le registre de Notre-Dame de Lorette afin d'avoir une part aux prières et aux messes du pèlerinage. Petits enfants au berceau, enfants de la première Communion, jeunes gens sous les drapeaux, ouvriers ou mercenaires chez les étrangers, voyageurs en pays lointains, toutes les affections, les peines,*

*les inquiétudes du foyer domestique sont l'objet d'une recommandation spéciale à Notre-Dame de Lorette, patronne de la famille. »* (Mgr Lacroix, p. 19)

#### « SALUT, Ô VIERGE DE LORETTE ! »

Le 22 mai 1893 eut lieu un pèlerinage de tout le diocèse d'Arras. Un autel monumental avait été dressé au sommet de la colline, et un chemin taillé dans son flanc, montant de l'église paroissiale jusqu'à la chapelle, planté de mâts et d'oriflammes aux couleurs de la Sainte Vierge, d'où son nom de "*Blanche Voie*", qu'il a encore aujourd'hui. Le village d'Ablain s'était littéralement transformé en une forêt de fleurs, d'arcades et de portiques. Trois mois consécutifs de sécheresse pouvaient faire espérer du beau temps, mais la veille, un ouragan et une pluie abondante faillirent tout compromettre... Dès le matin, on comptait déjà dix mille pèlerins. Les évêques célébrèrent la messe dans l'église, à défaut de pouvoir la célébrer en plein air. Au sortir de la messe, le soleil brillait de nouveau, et ce fut alors une montée triomphale, fanfares en tête, vers la chapelle du haut. *« Le spectacle était magnifique : longue suite de jeunes filles en blanc, se déroulant dans les multiples sinuosités de la Blanche Voie ; forêt de bannières qui ondulaient au souffle du vent ; cantiques dont les chants s'égrenaient en notes joyeuses et triomphantes ; scintillement des cuivres des fanfares ; or des ornements pontificaux ; cortège de plus de cent prêtres en habit de chœur ; foule compacte de milliers de pèlerins qui serpentait au flanc de la colline, en chantant ou en récitant le chapelet, dans un grand acte de foi et de dévotion publique à la Vierge Marie. »* Un cantique avait été composé pour l'occasion par l'abbé Ducourant, curé de Vermelles, qui sera fusillé par les Allemands en octobre 1914 : *« Salut, ô Vierge de Lorette ! Salut à toi, Souveraine d'Ablain, daigne écouter, ô Vierge tutélaire, nos vœux ardents et le pieux refrain que nous chantons en ce doux Sanctuaire. »*

Les années suivantes, l'habitude était prise, et le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette devint l'un



des plus fréquentés du Nord de la France. Une pèlerine, devenue religieuse ursuline à Valenciennes, raconte : *« Les groupes devenaient de plus en plus nombreux, au fur et à mesure que nous approchions de Souchez et de la chapelle. Le chemin de l'aller était assez fatigant car nous suivions les collines de l'Artois. Nous, les jeunes, nous avons quitté la maison à 6 heures, à jeun, bien entendu : pas encore donnée la permission de manger une heure avant la communion, et nous faisons en silence ce vrai pèlerinage. Apparaît bientôt, après deux heures de marche, la colline et la dominant, la chapelle. Il faut jouer un peu des coudes pour y entrer et trouver place debout, afin d'y suivre la messe. Je me souviens avoir trouvé une petite place au banc de communion. C'est légèrement bruyant au début ; il y a des enfants dans l'assistance, mais bientôt tout se calme et l'on prie avec grande foi et une grande confiance. L'office terminé, chacun cherche en bordure des chemins un petit coin pour s'y asseoir et s'y restaurer car il n'y a pas d'hôtel à l'époque. On emporte avec le petit déjeuner. Les appétits sont bien ouverts, l'ambiance très simple et bien sympathique. Et voilà le retour, car rien à voir ni à Ablain, ni à Souchez, seule la Sainte Vierge y attire les foules. En route donc, pour rentrer chez soi. Ce n'est plus la rude montée de l'aller, mais la facile descente. Passe et repasse près de nous un break de la Compagnie des mines de Nœux. Madame X. femme d'un ingénieur que nous connaissons bien nous offre d'y monter, la carcasse aurait volontiers dit "oui", mais nous refusons : promesse faite de faire à pied ce pèlerinage. »*

Un projet se fit jour de bâtir une église plus spacieuse encore pour accueillir l'afflux de pèlerins. Mais les persécutions contre l'Église au début du vingtième siècle empêchèrent le projet d'aboutir. Cela se fera, puisque maintenant s'élève un grand sanctuaire au sommet de la Colline de la Vierge, mais il fallut auparavant passer par la grande épreuve de la guerre...

#### DANS LA BOUE, LE FROID, SOUS LA MITRAILLE...

Fin septembre, début octobre 1914, après le redressement miraculeux de la Marne, les deux armées, française et allemande, essayèrent de se déborder mutuellement par le Nord, ce qu'on a appelé la "course à la mer". Les Allemands voulaient s'emparer d'Arras, mais une division de chasseurs, commandée par le général Barbot, réussit à l'en empêcher. Un peu plus au nord d'Arras, commencent les collines d'Artois : la butte de Vimy puis la colline de Notre-Dame de Lorette. L'Artois, surgissant de la plaine basse et argileuse des Flandres, a toujours eu une importance stratégique considérable, constituant un véritable rempart au nord de la France.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre, un détachement allemand gravit la colline de Lorette depuis Angres et s'empara sans combat de cette position stratégique que les Français, on ne sait par quelle erreur, avaient négligée. Les Bavares occupèrent la chapelle, qu'ils saccagèrent et transformèrent immédiatement en fortin, d'abord d'infanterie puis d'artillerie, avec des canons bien placés sur la partie-est du plateau ou dans les plis de la colline. L'éperon de Lorette constituant dès lors une épine colossale dans le flanc de l'armée française, il fallait coûte que coûte reprendre possession du plateau et de la chapelle. D'un coup de main hardi, une de nos compagnies y parvint le 9 octobre, mais dès le 11, les Allemands contre-attaquaient et réoccupaient la chapelle. Pendant un mois entier, celle-ci passa de main en main et, dans cette lutte sanglante et meurtrière, l'édifice blessé, meurtri, déshabillé, tomba pierre à pierre avant de s'écrouler et de disparaître dans le chaos et la poussière.

Le plateau tout entier devint alors un immense champ de bataille fortifié, avec ses tranchées, prises, reprises, placées quelquefois à 40 mètres l'une de l'autre. Le premier hiver fut terrible, surtout pour les Français, – car les Allemands étaient, semble-t-il, mieux organisés et mieux retranchés –, dans la boue, le froid et le brouillard, sous un bombardement incessant, dont les combattants ont gardé un souvenir épouvanté : « Devant Lens et près des collines de Vimy, c'était la boue ; rien que de la boue et de l'eau. Dans les tranchées, nous en avions jusqu'aux genoux ; il fallait continuellement rejeter cette boue par-dessus bord. Dans les boyaux d'accès qui s'ouvraient à Aix-Noulette, c'était pire encore, à tel point que ces boyaux devenaient inutilisables l'hiver. Il fallait donc assurer les relèves à terrain découvert, en prenant la route de Béthune à Arras. Itinéraire acceptable lorsque le bombardement sur cette route repérée n'était pas trop sévère. À environ deux kilomètres de marche depuis le départ d'Aix-Noulette, il fallait rejoindre la première ligne à travers champs. Mais quels champs ! Un cloaque de boue, d'eau et de terre, remué par les obus, aux relents de cadavre. Il fallait plonger et patauger dans ces champs de la mort. Tous les innombrables entonnoirs débordaient d'une boue profonde. Comme les relèves ne pouvaient se faire que la nuit, on n'y voyait goutte. La lumière d'une simple cigarette attirait des salves. Nous marchions comme nous pouvions, en file indienne, chargés de notre équipement et de nos grenades. Dans la nuit noire, nous tombions souvent et nous nous relevions ; mais quelquefois, l'un de nous s'engloutissait dans un de ces profonds entonnoirs et ne reparaisait plus ! Nous préférions à ce supplice infernal la première ligne, sous le feu des Allemands. Il était impossible de continuer dans ces conditions. Aux relèves suivantes, chaque section ou demi-section fut

munie d'une grosse corde, sorte de câble, auquel chacun s'accrochait, de telle sorte que, lorsque l'un d'entre nous s'enfonçait dans un entonnoir, il était aussitôt soutenu et extirpé par sa section, avec des "Oh hisse !" chuchotés... » (Témoignage de Carlos Boulange, cité par Yves Buffetaut, *NOTRE-DAME DE LORETTE*, 2015, t. I, p. 46-47)

Notre Père a dit en termes émouvants et vrais comment nos poilus tinrent bon dans cette terrible épreuve : « D'un instinct venu du fond des âges chrétiens et de leurs habitudes d'enfance catholique, ils ont adopté l'attitude, le comportement, l'esprit que requérait l'horrible déchaînement infernal de la guerre où ils n'étaient que fétus de paille jetés de-ci de-là par la mitraille et bientôt peut-être déchiquetés. Alors finis les discours politiques, et l'anticléricalisme, les blasphèmes et le socialisme... et de se croire quelqu'un en face de Dieu, quand on n'est rien... rien que l'objet de sa douce miséricorde et tendresse.

« Ils montaient donc en ligne, comme Jésus leur Sauveur monta au Calvaire, trébuchant dans la nuit et portant leur barda comme Lui sa croix ; au passage, ils s'agenouillaient dans la gadoue pour se confesser à l'un des leurs, un prêtre soldat, ou brancardier, et recevoir de lui la sainte communion comme jadis, au village, les jours de fête, et ils mouraient ainsi pour que les enfants ne revoient plus jamais cela, qu'ils appelaient, pour s'en dégager en esprit un instant : "saloperies !" » (CRC n° 308, décembre 1994, p. 4)

De ces terribles conditions de combat, nombreux étaient les chefs au contact de leurs troupes, qui en avaient conscience et s'ingéniaient par tous les moyens à ménager leurs forces en épargnant leurs hommes et renforçant leurs défenses, tels les généraux Fayolle, commandant la 70<sup>e</sup> division de réserve, au sud de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire à partir du 6 octobre, Barbot qui avait magnifiquement défendu Arras avec ses chasseurs et qui resta dans le secteur jusqu'à sa mort héroïque, le 10 mai 1915, et Pétain, leur chef à tous deux, qui prit le 21 octobre le commandement du 33<sup>e</sup> corps d'armée, et qui connaissait parfaitement le terrain pour y avoir manœuvré en temps de paix.

Citons quelques extraits des "CAHIERS SECRETS" de Fayolle ; dès le début, son esprit réaliste et méthodique avait compris la situation. On lit à la date du 8 octobre : « Nous sommes en face d'un mur... On [d'Urbal] me presse d'attaquer à fond... Je crois que ce sera une saignée inutile... Contrairement à ce que je pensais, l'attaque est extrêmement difficile. Tout le terrain est machiné. Tranchées à contre-pente parfaitement dissimulées, et que ne peut battre l'artillerie. Étroites, profondes et traversées, elles sont flanquées de mitrailleuses. Réseaux de fil de fer. Quant aux batteries, comment éteindre leurs feux ?... »

7 novembre : « Visite au bois de Bouvigny, où on est dans la boue... De l'état des hommes devant Lorette : ils ont peur. Le séjour dans les tranchées boueuses à quelques mètres de l'ennemi est d'ailleurs une épreuve terrible... Dans aucune circonstance, il n'y a plus de courage et de force que pour attaquer dans ces conditions. De la comparaison à faire entre les états-majors bien logés, bien nourris, et les troupes astreintes dans leur misère à de semblables efforts. »

Et le 23 novembre, il note encore ceci : « Il n'y a de grand dans cette guerre que le dévouement et la résistance des hommes. Il n'y a de respectables que ceux qui se font tuer et ils sont nombreux. Mais à côté d'actes d'héroïsme, que de petitesse : défaites, erreurs tactiques. » Déplorant l'absence de grands chefs, à l'exception du général Pétain, son chef direct, qu'il admire immensément – « Froid, calme, résolu, très dur d'ailleurs », car pour le chef du 33<sup>e</sup> C.A., les fautes individuelles entraînant des conséquences graves pour l'armée doivent être sanctionnées impitoyablement –, Fayolle n'hésite pas à parler d'« armée acéphale ». Ce fut le drame de l'armée française jusqu'en mai 1917.

#### LES FOUS ET LES SAGES.

Fin novembre 1914, Joffre décide de l'Olympe de son G.Q.G. qu'on reprendra l'offensive en divers points du front, afin de revenir à la "guerre de mouvement" ! Le 29 novembre, Foch, son adjoint pour le théâtre nord des opérations, vient conférer avec le général de Maud'huy, commandant la X<sup>e</sup> armée, dont fait partie le 33<sup>e</sup> C.A., « au sujet d'un projet d'attaque ayant pour but de percer la ligne ennemie », où cela ? En Artois. "Percer", le grand mot qui va inspirer l'action de l'armée française pour toute l'année 1915 est lâché. Le soir, Fayolle, qui a assisté à la conférence, laisse éclater son indignation : « Je n'ai jamais entendu dire autant de bêtises... Je me demande si les grands chefs qui se mettent en avant dans la guerre actuelle ne sont pas ceux qui ne se préoccupent en aucune façon des vies humaines qui leur sont confiées. Attaquez ! Attaquez ! C'est bien vite dit. Autant vaudrait à Carency et à Ablain renverser à coups de poing ou de tête un mur en pierre de taille. Et quand j'aurai pris Carency, au prix de cinq cents morts et d'autant de blessés, la question aura-t-elle avancé d'un pas ? Non. Alors ! »

L'assaut eut tout de même lieu entre Lorette et Arras, puisque tels étaient les ordres ! sur la colline de Lorette le 17 décembre, devant la Targette et Neuville-Saint-Vaast les jours suivants, mais avec très peu de préparation d'artillerie – quatre cents coups pour un front de vingt kilomètres, en dépit des demandes réitérées de Pétain –, et ce fut l'horreur prévue. Le commandant, futur général



Laure (alias Henri René), était au milieu des combattants, il témoigne :

*« L'infanterie est sortie courageusement et résolument de ses tranchées... Qui mesurera jamais la prodigieuse dose d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice à l'idée de devoir, d'emprise sur soi-même, de courage surhumain que contient un tel geste ? C'est la première fois qu'on le tentait pour une opération d'envergure et l'anxiété étreignait tous les cœurs... Les unités d'attaque ont donc débouché vers 13 h 10, les unes un peu plus tôt, les autres un peu plus tard. Quel spectacle ! Sur les premières fractions sorties, le feu ennemi s'est concentré aussitôt : le ronflement des mitrailleuses, le claquement des 77 arrivant par rafales serrées, le chant cuivré des 105 fusant, la voix sourde des grosses marmites... Alors, sur les autres fractions, celles qui avaient légèrement différé leur mouvement, la terreur et l'horreur d'un pareil spectacle s'ajoutaient à l'effroi des coups : quelques-uns hésitaient, les officiers multipliaient leur exemple et tombaient plus nombreux, l'élan et la cohésion de l'assaut étaient déjà moindres. D'autres, dont le retard était plus important, s'en trouvaient figées, surprises sur leurs propres tranchées par de véritables barrages d'obus et des gerbes de mitrailleuses, clouées par l'épouvante de la situation. »* (LORETTE, UNE BATAILLE DE DOUZE MOIS, 1916, p. 65)

Le soir, Fayolle écrit dans son *CAHIER SECRET* : « *Quels héros obscurs !* » et s'en rapporte « à Celle qui me protège », Notre-Dame des Victoires dont la statue orne son poste de commandement. Heureusement qu'Elle était là, et que nul de nos soldats ne tombait dans ces sillons de mort sans qu'Elle ne l'accueille là-haut pour une moisson de gloire !

#### LA "COLLINE DE LA VIERGE".

Après cette attaque manquée, un calme relatif revint sur le plateau. Le général Pétain, soucieux de la vie de ses hommes, avait demandé et obtenu la suspension momentanée de toute opération, qu'il savait vouée à l'échec. On s'organisa comme on pouvait dans la boue et sous les obus. Et attention aux attaques surprises ou aux sapes que, de chaque côté, on creusait pour y déposer des charges explosives et faire sauter la tranchée adverse !

Un nom symbolise à lui seul la résistance héroïque des bataillons de l'Artois : celui du général Barbot. « Brave sans exaltation, toujours maître de soi, foncièrement bon et généreux, pour cet officier catholique, sa division était une seconde famille. Depuis l'aube jusqu'à la nuit tombante, il ne quittait point les tranchées, se promenant constamment seul, vêtu d'une simple capote de troupe, sans étoiles et coiffé d'un vieux béret », ce qui prêtait parfois à des confusions amusantes :

Un territorial, le prenant pour un camarade, lui demande à quelle classe il appartient : « 1864 », répond-il, et comme son interlocuteur lui conseille de se faire renvoyer dans ses foyers, il lui dit : « Je ne puis pas, car c'est moi qui commande la division ! » On devine l'ahurissement du vieux soldat. Plus d'une fois, Barbot fut interpellé, dans le village du mont Saint-Éloi, par un sous-officier qui le priait de le saluer, ce qu'il fit réglementairement, tout en manifestant le regret que ce trop zélé subalterne ne connaisse pas les traits de son général ! Vers la fin d'un après-midi, il lui arriva de suivre une corvée de soupe qui gravissait péniblement la côte reliant Écoivres au bois d'Alleux ; l'un des hommes lui demande de leur donner un coup de main, il s'exécute de bonne grâce et, parvenu aux tranchées, dit simplement à ses compagnons de route : « La soupe semblera meilleure à vos camarades si vous leur dites que c'est le général qui l'a portée. »

Au début du mois de mars, des signes inquiétants se font jour sur le plateau de Lorette, autour de la chapelle toujours aux mains de l'ennemi, du moins ce qu'il en reste. « Elle n'existe plus, écrit le commandant Laure, car nos obus ont achevé de l'araser, mais son âme, momentanément aux mains du diable, semble présider aux destinées de la bataille : sur ses ruines, ou plutôt sous elles, s'est organisé un véritable réduit, une forteresse en raccourci ; les ordres à l'artillerie qui nous écrase en émanent, les incessantes petites attaques partielles en découchent, les minenwerfer qui lancent sur nos tranchées des projectiles brisants d'un nouveau mode nichent à proximité, les lanceurs de grenades y ont installé leurs dépôts... bref, c'est un épouvantail ! »

Le 3 mars, attaque allemande, le volcan se déchaîne. Mais nos chasseurs qui sont en première ligne tiennent bon. « Oh, les braves chasseurs ! s'exclame Laure, témoin des faits. Pendant les deux jours qui ont suivi cette alerte, quel beau spectacle de ténacité, d'activité, d'allant ils nous ont donné ! » Et un peu plus loin, il écrit : « 25 mars. Les chasseurs ont contre-attaqué plusieurs soirs de suite et, après eux, un bataillon d'infanterie qui les a remplacés. Sans succès ! Quelle vie pour ces fantassins que ces alertes incessantes, ce renouvellement du geste d'héroïsme suprême qui vous amène en terrain découvert devant les impitoyables mitrailleuses, cette résignation passive au bombardement durant des journées entières, cette cohabitation avec les cadavres, cette lutte à coups de grenades qui n'arrête jamais lorsque les tranchées se sont ainsi enchevêtrées, cette impossibilité de dormir et de manger, cette nécessité de déployer une activité continuelle pour réparer les parapets, pour chasser la boue, pour approvisionner les dépôts de munitions et de grenades, pour s'organiser là où l'ennemi était hier

*et où, souvent, il reviendra demain... Et le comble, c'est quand ces sacrifices, ces travaux, ces souffrances, ces pertes ont été vaines, c'est quand tout est à recommencer. J'admire au-delà de toute expression le mérite de ces soldats qui "recommencent". Morbleu, ce sont de rudes gars, et point raisonneurs, comme on le croyait à tort. Car leur intelligence avisée et éveillée se plie aux terribles exigences de notre guerre. Ils sont toujours prêts à tout. » (LORETTE, p. 110)*

## LES GLORIEUX BATAILLONS DU 9 MAI.

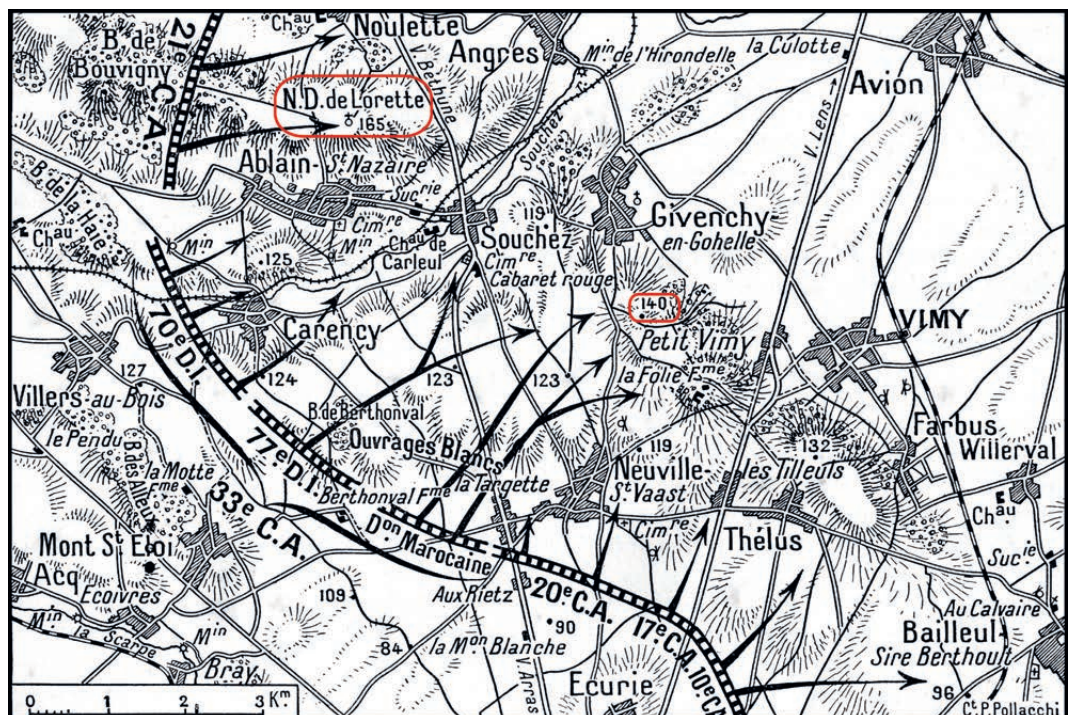
Au printemps 1915, le commandement français a décidé de remettre cela. Foch a réussi sans mal à en persuader Joffre. Sa note manuscrite du 15 mars pose en principe que « *la guerre ne peut arriver à ses fins que par l'offensive* », et il voit grand, promettant non seulement la percée du front fortifié mais l'exploitation du succès par une ruée vers les plaines du Nord. Notre Père n'avait pas assez de mots pour stigmatiser cette folie, cette inconscience criminelle ! Joffre ayant donné son feu vert, les exécutants n'ont qu'à s'exécuter et à préparer leurs plans d'attaque.

Sur le terrain, le dispositif a été légèrement modifié : le 21<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par le général Maistre, reçoit en charge le secteur de Lorette, tandis que Pétain, avec les divisions de son 33<sup>e</sup> C.A., la 70<sup>e</sup> de Fayolle, la 77<sup>e</sup> de Barbot, et la Division marocaine en supplément, se voit attribuer le front entre Ablain et Neuville-Saint-Vaast, avec pour objectif central la cote 140, qui surplombe le village de Vimy, aux mains des Allemands. Le chef du 33<sup>e</sup> C.A. se livre à une préparation minutieuse : mise en place de lignes parallèles reliées par de nombreux boyaux, installation de postes de commandement, stockage de munitions, matériel divers, eau, vivres, création d'un réseau téléphonique enterré. Reconnaissance aérienne du dispositif ennemi, et surtout, surtout, demandes incessantes d'artillerie, il n'y en aura jamais assez ! artillerie lourde, en lien constant avec l'infanterie, mais aussi de tranchées, dont nos poilus manquent cruellement pour contre-battre les *minenwerfer*. Hélas ! la dotation est toujours insuffisante. Laure, qui est passé de la troupe à l'état-major, est chargé un jour d'une liaison

avec le 33<sup>e</sup> C.A., raconte : « Certes, le général Pétain nous était déjà connu pour ce que nous aimions à nommer ses prédications d'avant-guerre... mais nous demeurâmes alors extraordinairement frappés par la précision et la fermeté avec lesquelles il donnait ses ordres d'opération s'inspirant, à ce triple point de vue, de connaissances longuement mûries qui avaient créé, dans tout son être, les vrais réflexes du Chef. »

L'attaque a été programmée pour le 1<sup>er</sup> mai, puis elle est repoussée au 7, enfin fixée au 9 mai. Petit signe de la Providence, puisque le 9 mai est le jour où la “Maison de Marie” a été démontée à Nazareth et enlevée par les Croisés, dans la nuit du 9 au 10 mai 1291. Comment raconter cette attaque, mettant en branle pas moins de deux cent mille combattants ? C'est impossible, contentons-nous de citer ici quelques témoignages, pour les fixer dans notre mémoire et notre cœur. Celui de l'abbé Lefebvre, aumônier de la 77<sup>e</sup> D. I., est émouvant :

« C'était le 9 mai 1915, à 10 heures du matin. Par les discrètes sapes, les troupes d'assaut s'étaient massées devant nos réseaux, dans les parallèles de départ. Après les affolantes rafales de nos obusiers et un dernier aboiement rageur de nos 75, nos fantassins : marocains, chasseurs, alpins, venaient de s'élancer sur les Ouvrages blancs, sur le point G et Carency. Devant le bois de Berthonval, après une dernière absolution générale, je sortais de la tranchée, lorsqu'à mes pieds, juste devant le parapet, je trouve, baignant dans son sang, un tout jeune alpin et je m'agenouille près de lui : "Pauvre petit, tu n'as pas pu aller bien loin !" Alors dans un sursaut d'énergie, il se redresse, ses yeux brillent, ses lèvres sourient et s'entrouvrent : "Du moins, mon aumônier, je leur ai repris la longueur de mon corps." Puis il





*défaille et son corps s'allonge inerte, comme pour prendre possession, au nom de la France, de ces quelques mottes de terre qu'il a libérées au prix de son sang et de sa vie...*

*« Quand le soir, je m'arrêtai près de la tombe fraîche où l'on déposait notre petit alpin, je crus l'entendre (tant les mots parlent bien à notre âme) me redire encore ses paroles héroïques et me les expliquer : "J'aimais passionnément notre cher sol de France, aussi durant des mois, petit soldat perdu dans la masse, ai-je fait joyeusement ma faible part du grand labeur ; de mon crêneau j'ai défendu consciencieusement quelques sillons..." »*

La 77<sup>e</sup> division s'est emparée dans un élan incroyable des deux premières lignes de défense ennemies, jusqu'à Givenchy, mais est venue buter contre le cimetière de Souchez. Son chef légendaire, le général Barbot, est mort le lendemain, d'un éclat d'obus dans le ventre ; ses dernières paroles ont été pour ses soldats : *« Mes chers enfants ! »* Quant à la 70<sup>e</sup> division de Fayolle, elle s'est emparée d'une partie du village-forteresse de Carency, mais là encore n'a pas pu aller plus loin, comme il était prévisible.

*« J'ai perdu d'excellents officiers, note Fayolle le 13 mai... Des êtres de sacrifice ! Vraiment, il y a là un mystère profond. Comme Dieu a racheté l'humanité par le sacrifice et le sang, de même ils sauvent la Patrie. »* Et d'évoquer la messe au matin de ce 13 mai, où d'entendre les soldats chanter le *Credo* et un cantique à la Vierge de Lourdes lui a donné toute la mesure du drame grandiose qui se jouait à ce moment sur les hauteurs de l'Artois.

#### LA PERCÉE INEXPLOITÉE.

Et à droite, que devenait la Division marocaine ? Surprise ! elle réussit à percer les deux premières lignes ennemies, puis la troisième, enfin elle atteignit la quatrième qui coïncidait avec la "cote 140", dès 11 heures du matin, une heure après le début de l'assaut ! Laure en donne l'explication : *« Quand, le 9 mai 1915, date de la plus célèbre des batailles d'Artois, le général Pétain obtint un brillant résultat en portant, presque sans pertes, la droite de la 77<sup>e</sup> division et la division marocaine jusqu'aux abords de Givenchy et de Petit-Vimy, nous comprîmes qu'une manœuvre d'exploitation d'armée eut été possible à ce jour, si partout ailleurs, nous avions su avec une égale maîtrise dominer le feu ennemi par la supériorité du nôtre, dans les deux domaines terrestre et aérien. »* La coopération des armes sous le feu et par le feu avait été la clé du succès, mais la dotation de notre artillerie était loin, loin d'être suffisante et, de chaque côté de la percée, à Souchez et à Neuville, les deux môles fortifiés par les Allemands leur permirent de résister et d'accabler les renforts français par d'incessants tirs de flanc. Les

soldats de la Marocaine furent pris au piège de leur succès et durent se retirer avec des pertes considérables.

Pierre Miquel, dans son livre *LA BUTTE SANGLANTE* (Plon, 2003), en profite pour monter en épingle d'une manière odieuse ce drame de la crête de Vimy et le retourner contre le général Pétain qui n'aurait pas su ni voulu acheminer à temps les renforts nécessaires ! Mais son récit, confus, ne tient pas devant la démonstration rigoureuse de Guy Pedroncini, reprise en 2015 par notre ami, l'ingénieur général Delcourt, venu évoquer à Lorette, sur les lieux mêmes, le martyre de l'infanterie française en 1915 (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 157, p. 13-21). Dire que le général Pétain s'est désintéressé du sort des braves qui avaient réussi à percer est un mensonge éhonté, devenu, hélas ! à ce jour histoire officielle. La vérité est que ce qu'il avait prévu se réalisait tragiquement : qu'il fallait s'adapter à la terrible réalité de la guerre moderne, que toute offensive devait être conduite d'une manière systématique, en faisant tomber un à un tous les obstacles.

Et c'est Fayolle qui écrit, à la date du 13 juin, car la bataille a continué encore plus d'un mois : *« Pétain est furieux contre d'Urbal et Foch. Ce sont des fous, dit-il. Attaquez, dit Foch, sans se soucier de l'état de la préparation. Attaquez, répète d'Urbal. Foch et d'Urbal ne se rendent aucunement compte de l'état du champ de bataille et des nécessités de la guerre de tranchées. Ils se figurent que l'on attaque comme en terrain libre et ne se doutent pas de la préparation longue et minutieuse qui est indispensable. »*

Le 21<sup>e</sup> Corps du général de Maistre en fit la dure expérience sur le plateau de Lorette.

#### 12-13 MAI : LA CHAPELLE EST REPRISE.

Revenons sur la "Colline de la Vierge", où le capitaine Lefebvre de La Boulaye, commandant le 3<sup>e</sup> bataillon du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie, raconte comment, après s'être emparé de la chapelle, il a réussi à la tenir avec une poignée de braves :

*« Le lendemain, voyant qu'ils ne pouvaient nous expulser par des assauts, les Allemands recoururent au bombardement. Toute leur artillerie de la région fut concentrée sur le petit espace que nous occupions à la crête du plateau, et je prie humblement Dieu de ne jamais me mettre de nouveau dans le milieu d'enfer où je me trouvais. D'énormes obus broyaient morts et vivants sans interruption ; nous ne respirions plus qu'une fumée épaisse et nauséabonde. Tout sautait, tout sifflait autour de moi. Les renforts que l'on m'avait envoyés fondaient en un rien de temps, et j'étais sans cesse obligé d'en demander de nouveaux que je mélangeais à la poignée de héros que j'ai l'honneur de commander. »*

*« Il ne pouvait être question de nous passer des vivres et nous sommes restés plus de vingt-quatre*



heures sans manger. Quel spectacle !... Quand, jour et nuit, le pied ou la main glisse sans cesse sur des choses innommables, qui ont été des corps humains, quand de ces choses sans nom, l'on a devant soi une épaisseur de quatre hommes, l'on se sent bien peu de chose, et cela donne des idées religieuses aux plus sceptiques. Et cela dura cinq jours, et pendant cinq jours, mon colonel qui assistait à cet embrasement de la chapelle, disait à son officier d'ordonnance : *« Comment voulez-vous qu'une compagnie tienne dans cet enfer ? Ce n'est pas possible ! »* Et nous avons tenu jusqu'au moment où un gros 210 tomba à 2,50 m de moi, broyant tout ce qui m'entourait et m'enterra avec cinq autres soldats. Nous nous dégageâmes, et comme aucun de nous n'était blessé, nous prîmes nos képis à la main et nous nous mîmes à genoux, et nous remerciâmes tous Notre-Dame de Lorette de nous avoir sauvés.

« Peu de temps après, d'ailleurs, l'on put enfin nous relever. Et quand je redescendis du plateau avec la poignée d'hommes qui avait été deux compagnies, tous pleuraient de fatigue et d'énervement. Certains, et j'étais du nombre, les yeux enfoncés dans la tête et la bouche contractée, claquaient des dents tout haut sans pouvoir s'arrêter ; avec nos vêtements déchirés et toutes nos personnes couvertes de sang et de débris de cervelles, nous étions affreux à voir, mais la chapelle était à nous. »

Il faudra encore plusieurs semaines de combat pour dégager les rebords du plateau, au nord le "Fond de Buval", et au sud, la "Blanche Voye". Mais, dès le 3 juillet, un aumônier de chasseurs se rendait comme en pèlerinage à l'emplacement de l'ancienne chapelle : « Enfin, nous y sommes. Au premier plan, un rebord d'entonnoir, par derrière, un morceau de grille effroyablement tordu, quelques briques, une grosse poutre qui sort de terre comme un moignon déchiqueté et des débris de pierre de taille, le tout n'excédant pas 50 centimètres de hauteur. C'est le point culminant de la chapelle. À droite, à gauche, partout des entonnoirs. Et nous repartons un à un, en vitesse, bondissant d'entonnoirs en entonnoirs. *« Quel pèlerinage, me dit mon guide, quand nous sommes à peu près en sûreté. Ce n'est pas encore le moment d'y mener les foules. Vous devez être le premier prêtre à reconnaître ces lieux bénis, plus sacrés encore maintenant. »* J'en profite pour recommander à Notre-Dame ses enfants tombés par milliers autour de son autel en miettes. »

#### « LETTRES À NOTRE-DAME »

Autre témoignage de la piété de nos poilus, chasseurs, sapeurs, artilleurs et territoriaux de tous horizons, la découverte par le Père Guitton des "Lettres à Notre-Dame", dans les ruines d'une autre

chapelle, épargnée celle-là, située au nord-est de l'éperon de Lorette, sur la lisière du bois de Noulette.

« Le dimanche 4 juillet 1915, après ma messe célébrée au milieu d'une clairière ensoleillée, le commandant de Fossa m'aborde et me dit : *« Monsieur l'Aumônier, connaissez-vous sous les hêtres, là-haut, la petite chapelle qui domine nos batteries ? »* Je l'ignorais entièrement. *« Nous y avons découvert tout un monceau d'ex-voto, de prières – comment dire cela ? – de billets adressés à la Sainte Vierge. Ils sont si touchants que, par crainte d'une profanation, nous n'avons pas osé les enlever. Et pourtant, si on les laisse, ils vont se perdre ; depuis trois semaines le tas a déjà diminué ; il y a les allants et les venants, et puis cela s'envole quand on nettoie ou qu'il vente... »*

« Tout en causant, nous arrivions. C'était un oratoire fort exigü, mesurant au plus 8 mètres sur 5, mais élégant, élancé, de style ogival et entièrement construit d'une belle pierre sculptée. Le temps de glisser la main derrière la statue qui surmontait l'autel – la boîte aux lettres de la Madone – et le commandant me remettait le précieux courrier. C'était la plus étrange liasse de bouts de papier qui se puisse voir, de tout format et de toute couleur. Ah ! ils ne sortaient pas d'une élégante librairie de boulevard. Avant de servir de messagers célestes, ils avaient traîné dans les poches ou les sacs, tachés de graisse, de sueur et de boue : cartes postales, revers d'enveloppes, résidus de lettres, fragments détachés des "petits paquets" reçus du pays, ou même simples bandes découpées dans la marge d'un journal...

« Et sur ces lambeaux toutes les orthographes, toutes les encres, tous les genres de crayons, toutes les calligraphies, et toutes les supplications. Suivant l'expression du commandant, chacun constituait bien un "billet à la Sainte Vierge". Il y en avait près d'une centaine. Je les parcourus avec avidité, muet de surprise, debout, devant la Vierge à qui je répétais les messages. Après seulement, je m'aperçus que j'aurais dû les lire à genoux. »

C'est ainsi que la dévotion à Notre-Dame sur sa colline de Lorette a été « ininterrompue » selon le titre de l'ouvrage de Mgr Lacroix, comme si un mystérieux "anneau de la Vierge" unissait nos soldats aux anciens pèlerins. Mais il lui fallait désormais reprendre possession de son domaine dévasté.

#### « UNE MONTAGNE DE VICTIMES »

##### AU PIED DE LA SAINTE VIERGE »

Ce ne fut qu'à la mi-octobre 1915 que la colline de Lorette put être complètement dégagée. Quel spectacle ! « Cela dépasse toute conception. Ni description, ni photographie, ni peinture, rien

ne peut approcher de l'effroyable réalité, notait un aumônier de chasseurs, aux environs de Noël. Après le savant ravage des pelles et des pioches, les obus par centaine de mille sont tombés sur ce sol. Les arbres, quand ils restent debout, sont effroyablement déchiquetés. La terre est brûlée, calcinée, cuite et recuite, labourée par l'acier, ensemencée de plomb. Il semble qu'une vague de feu a passé par là. Partout des cadavres... Songez qu'il y a là, autour de nous, dans un rayon de 1 500 à 2 000 mètres environ, 100 000 cadavres, m'ont dit plusieurs officiers. 60 000 au minimum, selon les plus réservés, montagne de victimes au pied de la Sainte Vierge, dont le sanctuaire, à l'extrémité du dernier contre-fort, s'élevait jadis dominant tout le pays. Dans cet enfer cependant, vivent des hommes... des chrétiens, des enfants du Bon Dieu... »

Il a fallu un an de luttes acharnées, mètre par mètre, pierre par pierre, flaque de boue après flaque de sang, pour reconquérir ce que les Français appelaient « *la colline de la Vierge* », et les Allemands « *la colline de la mort* ». Yves Buffetaut parle du « champ de bataille le plus meurtrier, et aussi le plus inutile, hélas ! de l'armée française ». Non ! pas inutile, car cette Colline sacrée garde à jamais le souvenir de l'incroyable héroïsme de nos poilus, à condition de l'entretenir sans le travestir.

Un prêtre du diocèse d'Arras à l'âme intrépide, l'abbé Léon Darras, eut tout de suite à cœur ce double souci religieux et patriotique. Dès l'été 1916, il fit placer nuitamment un groupe de la Sainte Famille dans la tranchée qui traversait l'emplacement de l'antique chapelle. Un petit oratoire fut aménagé en bois avec grillage surmonté d'une croix et de l'inscription (voir ci-dessous) : « *Groupe de la Sainte Famille, mémorial de la Santa Casa de Lorette, gage de gloire et de protection pour nos vaillants soldats, 4 août 1916. Notre-Dame de Lorette, priez pour nous.* » Le 14 septembre, il y célébrait la messe de Requiem, alors que le canon tonnait dans la plaine.

En juillet 1917, c'est l'évêque d'Arras, Mgr Lobbedey, accompagné de l'infatigable abbé Darras, qui monta sur la colline. Mgr Julien devait lui succéder peu de temps après. Le nouvel évêque prit

lui aussi à cœur ce mémorial sacré, et composa sans attendre une prière, avec cette belle pensée : « *Puisque votre demeure terrestre est elle-même en ruines, chacun de nous vous offre un abri sous son toit et un sanctuaire dans son cœur. Nous vous consacrons tout ce que nous sommes, nos personnes et nos biens. Nous conservons la confiance que votre amour maternel, ému à la vue de tant de maux aura compassion de notre détresse. Nous vous supplions, ô Mère, de ne pas nous abandonner. Rendez la vie aux paroisses dévastées, séchez les pleurs, consolez les âmes affligées, bénissez nos petits enfants, réunissez les membres de nos familles dispersées, gardez à nos soldats force et vaillance, abritez sous votre manteau protecteur les glorieuses reliques des héros tombés dans les combats pour la défense de votre domaine. Nous jurons de vivre désormais selon les maximes de l'Évangile, espérant entendre bientôt sonner l'heure de la victoire définitive et voir s'élever le Monument de la Réparation. Ainsi soit-il.* »

À l'aube du 11 novembre 1918, on vit l'intrépide abbé Darras monter de nouveau sur la colline pour y célébrer la messe de saint Martin. Quand il redescendit, les cloches sonnaient l'armistice... Dès l'année 1919, les pèlerinages reprirent. Le 14 septembre, une procession de plusieurs milliers de pèlerins montait depuis l'église d'Ablain par la « Blanche Voie », conduite par Mgr Julien, qui déclara :

« *Cette colline est deux fois sainte. Elle est sainte parce que des milliers de pèlerins y sont venus prier au cours des siècles et que la Mère de Dieu y a multiplié ses faveurs. Cette colline est sainte aussi parce que l'holocauste de nos soldats s'y est consommé plus que partout ailleurs, puisque 100 000 braves reposent ici. Ce sol sacré que nous foulons est un véritable autel. Sur chaque autel il y a une pierre dans laquelle sont enchâssées des reliques, et ici chaque motte de terre est une relique qui contient des ossements sacrés de nos soldats... Ces ossements sont des reliques qui réclament un reliquaire digne d'elles. Je jette cette idée non au vent qui passe, mais aux âmes.* »

L'appel fut entendu et l'année suivante, le 12 septembre 1920, en plus de nombreuses personnalités religieuses et militaires dont le général Maistre, on comptait de 50 à 80 000 personnes sur le plateau. Une souscription publique fut lancée et une association créée pour l'érection d'un monument commémoratif sur la colline Notre-Dame-de-Lorette. Les premières pierres de la chapelle et de la tour-lanterne furent posées le 19 juin 1921 par Mgr Julien conjointement avec le maréchal Pétain. La façade de la chapelle est ornée d'une dédicace : « *Ô toi qui, du sein des douleurs, enfanta la Sainte*





*Espérance, à Toi ce temple né des pleurs offerts par les femmes de France.*» Et au-dessus de l'autel de plein air, on lit cette citation tirée du 2<sup>e</sup> livre de Samuel : « *Vénère, Israël, ceux qui sont tombés immolés sur tes collines.* »

Leurs tombes, au nombre de 18 000, sont admirablement disposées autour de la chapelle et de la tour-lanterne, tandis que sept ossuaires recueillent 22 970 autres corps, non identifiés. Proche de l'entrée, on peut voir celle du général Barbot, commandant la 77<sup>e</sup> division, modestement alignée sur celles de ses soldats et frères d'armes. Un peu plus loin, une autre tombe, du père et du fils, tous deux capitaines et morts pour la France, le premier en 1915, le second en mai 1940. À l'ouest de la nécropole, parmi les troupes coloniales, on voit des tombes musulmanes, celles des tirailleurs de la division marocaine qui s'emparèrent de la crête de Vimy le 9 mai. Elles sont incluses elles aussi dans l'immense enclos de la Vierge, sous son regard et sa protection maternelle.

Ainsi est conservé le caractère religieux de cette nécropole, que s'attache à défendre encore aujourd'hui le vaillant chapelain de Notre-Dame de Lorette, entouré de ses "Gardes d'honneur", dont le premier nom était "Fidèles servants de Notre-Dame-de-Lorette". Ils veulent maintenir le souvenir des "Morts pour la France", en assurant à tour de rôle la garde de la chère nécropole. La Vierge Marie est, de droit comme de fait, la première de ces Gardes d'honneur.

#### L'ANNEAU DE NOTRE SAINTE ALLIANCE.

Mais attention, là où est la Vierge, le serpent n'est pas loin. Ce n'est plus aujourd'hui l'ennemi allemand accroché aux flancs est de la colline, mais un étrange "anneau de la Mémoire", construit pour le centenaire de la Grande Guerre, qui le remplace, tel un serpent lové sur lui-même. Cet anneau n'est pas un mémorial national, mais international. « Ma première idée, explique l'architecte Philippe Prost, a été de me rapprocher de l'image des enfants dans une cour d'école, qui se donnent la main et font une ronde. Ils forment une figure unique, unitaire. » Dans l'anneau, sont gravés sur des panneaux en acier inoxydable et rangés par ordre alphabétique 580 000 noms de soldats, sans distinction de nationalité, de grade et de religion, amis, ennemis, rassemblés ici par le seul fait qu'ils sont

morts dans la région pendant la guerre. « Soixante nationalités, toutes les religions du monde », se vante l'architecte, toutes rangées sous le symbole de la fraternité humaine universelle ! Ah, c'est là que le serpent montre sa queue.

Tel est le projet, maçonnique, de notre République laïque, qui ne vise maintenant qu'à une chose : transformer le sanctuaire en musée civil.

Mais non ! « *Elle lui écrasera la tête* », et ne permettra pas que sa "sainte Colline" soit profanée. La vraie "Mémoire" de Lorette est sur la colline, au milieu de ces tombes alignées autour de la chapelle, qui aura bientôt rang de basilique, et de la tour-lanterne. Ces deux monuments rappellent que c'est « *pour Dieu et la Patrie* » que nos soldats ont donné leur vie, versé leur sang. Comme disait Mgr Freppel en 1889, soit vingt-cinq ans avant leur sacrifice : « *C'est la prière sur les lèvres et la foi au cœur que vos ancêtres marchaient au combat ; dans leur ardeur à soutenir une lutte inégale, ils ne séparaient pas ce qui leur paraissait inséparable, l'attachement à la Religion et l'amour de la Patrie.* » (29 juin 1889) Deux amours ancrés dans le cœur de nos soldats ou retrouvés dans les tranchées, sous le regard de Notre-Dame, médiatrice de notre sainte destinée, dont la particulière dilection et dévotion a toujours été, dans l'histoire de notre sainte et douce France, l'anneau de son alliance avec Jésus-Christ.

Souvenons-nous de ces héros, connus ou obscurs. « *Nous sommes de leur race, disait notre Père. Soyons de leur foi, dans l'espérance. Partageons leur abnégation mais jurons d'achever leur mission historique, et par notre sang, s'il nous l'est demandé, le retour de nos patries en Chrétienté, par la grâce du Sacré-Cœur de notre Christ-Roi, et l'intercession de la Vierge Marie Auxiliatrice, notre Reine au Cœur douloureux et Immaculé !* »

*(père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours.*





# NOTRE ÉCOLOGIE COMMUNAUTAIRE

## SOUS LE REGARD DE L'IMMACULÉE

### DEUXIÈME PARTIE : POINTS 121 à 134

DANS un premier article (*cf. IL EST RESSUSCITÉ* n° 214, octobre 2020, p. 18 à 26), nous avons présenté les principes posés par l'abbé de Nantes, notre Père, pour fonder une nouvelle science écologique, celle d'une vie commune familiale, inter-familiale, humaine. Si cette écologie est d'abord un humanisme en ce qu'elle reconnaît à chaque famille, à chaque communauté temporelle, l'autorité de déterminer ses fins et ses moyens, la lumière supérieure de la foi se révèle bien nécessaire pour contrer l'égoïsme individuel et toutes les frénésies des passions. Notre écologie est donc catholique. Elle est aussi nationaliste en ce qu'elle a besoin non pas de la domination, mais de la protection de l'autorité publique.

Nous avons ensuite souligné les maux dont est responsable le système capitaliste libéral, selon lequel est organisée la vie économique des pays dits "industrialisés". Système athéiste, apatride, asocial, il exacerbe les instincts de chacun dans la recherche individualiste et sans frein des biens de ce monde et livre la vie économique et financière, et le pays tout entier, à la domination de synarchies bancaires et industrielles, toujours dans la négation du pouvoir politique, comme fonction souveraine du gouvernement de la nation en vue du bien commun.

Depuis les trente dernières années, nous assistons à une victoire apparente de cette démocratie économique sur le système socialiste, les deux présentant, malgré leur caractère antithétique, des accointances, une collusion que notre Père est le seul à avoir dénoncées et démontrées tout au long de ses conférences d'actualités et qu'il a systématisées dans les 150 Points de notre doctrine. Cette victoire s'appelle "mondialisation". *« Son programme est de dépasser le stade de l'affrontement entre le communisme et le capitalisme pour instaurer une entente mondiale qui facilite les échanges technologiques, commerciaux et financiers, sous prétexte de lutter contre les disparités économiques et de régler les grands problèmes mondiaux d'approvisionnement énergétique, les risques écologiques, etc. »*

Quelle est notre réponse à cette mondialisation à laquelle rien ne semble résister ? L'instauration d'un nouvel ordre fraternel qui fasse rupture avec les principes de 1789. C'est le sujet de ce deuxième article.

Au préalable, le point 121 revient sur le socialisme pour le louer d'avoir cherché et trouvé *« le remède au capitalisme, tout au moins chez ses théoriciens*

*français tels Proudhon »*, en prônant le retour de la propriété des biens et du pouvoir de décision à la base, à la communauté d'entreprise où tout est à l'échelle humaine. Difficile de ne pas faire là un parallèle avec notre projet corporatiste et notre souci de confier au peuple la libre disposition de son travail et de ses biens. Mais l'égalitarisme démocratique, diluant entre tous et le droit de propriété et le pouvoir de décision, rend l'autogestion impossible. De même, la nationalisation rejoint d'une certaine façon notre appel à un pouvoir absolu, c'est-à-dire indépendant des partis et des puissances d'argent. Toutefois la nationalisation parce que démocratique n'est rien d'autre qu'un asservissement au collectivisme d'État. Ainsi *« la Phalange, profondément éprise du bonheur du peuple et de justice sociale, n'était le démocratisme, se proclamerait volontiers socialiste. »*

Ensuite le point 122 aborde une question délicate. Comment détacher la France de ce système capitalo-socialiste, de cette démocratie économique qui ruine son âme, mais auquel tous les organes collectifs de réflexion et de décision semblent irrémédiablement inféodés ? Comment organiser dans de pareilles conditions ce qui ne pourrait être qu'une véritable contre-révolution et non pas simplement une correction du système et des institutions ?

Le soulèvement populaire du pays réel, le 6 février 1934, contre la classe politique de la troisième République entièrement corrompue et empêtrée dans de multiples scandales financiers. Ce soir-là, la place de la Concorde se remplit d'une foule immense à l'appel de l'Action française. La République fut à deux doigts d'être renversée, mais elle réussit à se maintenir grâce au tir nourri de mitrailleuses de la part des services de police contre les manifestants sans armes, grâce aussi à la trahison des 6 000 Croix de Feu du colonel de La Rocque. Dès le lendemain, la République put reprendre son cours normal et conduire le pays à la déroute de 1940. Et notre Père de faire le commentaire de ces événements : *« Et la République demeure tout comme avant. Une élite peut bien soulever Paris, un soir, aux cris de "À bas les voleurs !" , mais aucun parti, aucune ligue ne peut entraîner tout un peuple à l'insurrection, à la lutte sanglante contre le Pouvoir oppresseur, ni décider un chef militaire à franchir le Rubicon, s'il n'y a ni Dieu ni Roi pour commander et bénir le mouvement. »* (*CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 106, juin 1976, p. 12)

Cette année 1940, précisément, fut celle de l'effondrement des institutions de la troisième République.

En toute légalité, sans discussion de quiconque, Paul Reynaud céda sa place de président du Conseil au maréchal Pétain, lequel put aussitôt arracher aux Allemands un armistice salvateur pour l'intégrité et l'unité du pays. Il fut ensuite investi des pleins pouvoirs par l'Assemblée nationale qui se réunissait pour la dernière fois et qui lui confiait la mission de promulguer une nouvelle constitution garantissant « *les droits du Travail, de la Famille et de la Patrie* ».

Libéré du carcan des institutions républicaines, le Maréchal imposa aussitôt son prestige, son autorité, sa sagesse politique pour entreprendre un travail très remarquable. D'abord restaurer l'autorité de l'État, assurer au jour le jour la survie de la France comme le rétablissement en urgence des voies de communication et du ravitaillement, maintenir l'intégrité territoriale du pays y compris l'Empire, malgré les clauses très pesantes du traité d'armistice du 22 juin 1940. Et le Maréchal aidé de son gouvernement s'attela à la réforme des institutions dans le cadre d'une Révolution nationale pour parvenir à un vrai et durable redressement du pays.

Il faut cependant noter que le Maréchal, certes libéré des institutions de la République, s'est retrouvé à la tête d'un pays très fragilisé du fait de l'occupation allemande et de la ligne de démarcation qui partageait en deux le territoire métropolitain. Il était le chef incontesté de la France, reconnu comme tel par tous les États y compris l'Union soviétique, mais il n'était pas entièrement "maître en sa demeure". Cette fragilité du pays, une administration encore largement technocratique, la grande finance capitaliste, les mouvements de dissidence de toutes sortes, en particulier celle de De Gaulle, n'auront de cesse de l'exploiter pour susciter une division au sein des Français, entre le camp des *ja* et le camp des *yes*, division qui dégénéra finalement en une véritable guerre civile et qui emporta le pouvoir au moment de la prétendue "Libération".

Mener dans de pareilles conditions une profonde rénovation des institutions et un vrai redressement moral du pays, de surcroît par des moyens jusqu'alors abhorrés par ceux-là mêmes qui conduisirent la France au désastre de 1940 et qui n'aspiraient qu'à recouvrer leurs pouvoirs, était tout simplement une gageure. Le Maréchal le savait, mais il refusa de se dérober à une telle tâche. Cela fait mesurer la portée réelle de ses paroles : « *Je fais le don de ma personne à la France* ». Que de fois jusqu'à sa mort sur l'île d'Yeu il eut l'occasion de renouveler son sacrifice. Ainsi le régime des partis ne fut pas définitivement abattu. Il s'empressa, dès son retour en 1945, d'anéantir l'œuvre naissante du Maréchal.

Autre exemple : la nomination en août 1999 de Vladimir Poutine à la tête du gouvernement d'une

Russie ruinée, affamée, pillée, humiliée. La situation du pays était catastrophique au point que son unité en était menacée. Voilà un homme inconnu du grand public, issu du système, mais réputé pour sa compétence et sa loyauté, et qui se mit aussitôt au travail pour notamment tout de suite s'attaquer avec énergie à la "sale affaire" de Tchétchénie, brisant par la force la rébellion djihadiste et son rêve de création d'un véritable califat musulman dans le Caucase du Nord.

C'est par des services évidents rendus à la Nation dès les premiers mois de son accession au pouvoir, que Vladimir Poutine sut acquérir, non seulement aux yeux de tout son peuple, mais aussi à ceux des élites politiques et financières du pays, une légitimité naturelle qui depuis ne l'a jamais quitté.

Il est intéressant de remarquer que le chef d'État russe a profité de cette autorité pour engager le pays dans une voie de redressement qui lui assure aujourd'hui un rayonnement et une indépendance indéniables sur le plan international. Mais sur le plan intérieur, le grand souci de Poutine, comme d'ailleurs pour le maréchal Pétain, fut de garder, de renforcer l'unité, la stabilité du pays qui, après toutes ces décennies calamiteuses de la période communiste et de la période "Eltsine", n'était plus en état de subir de nouvelles réformes radicales qui, inéluctablement, auraient conduit la société vers un effondrement complet. Il s'abstint donc de réformer la constitution russe de 1993 et ne se départit pas de cette règle durant vingt ans, même en 2008 quand il dut renoncer à briguer un troisième mandat présidentiel pour se conformer à la règle constitutionnelle qui le lui interdisait. Il préféra agir ainsi plutôt que de modifier un texte selon sa convenance. Mais jugeant en 2020 que les conditions d'une réforme étaient désormais réunies, que le pays, les institutions, étaient parvenus à une certaine maturité, il a engagé une procédure qui s'est achevée le 1<sup>er</sup> juillet 2020 par un vote qui entérina la réforme de la Constitution avec 77 % des voix exprimées. On admire la sagesse, la prudence et la patience du chef de l'État russe.

Mais il faut aussi remarquer que la Russie reste encore aujourd'hui sous le joug d'institutions démocratiques dont Vladimir Poutine a su, certes, extraordinairement juguler le venin, mais qui sont toujours en place... Ce fut une correction et non pas une vraie contre-révolution. C'est donc insuffisant et nous le savons avec une surnaturelle certitude, car la consécration de cette nation à son Cœur Immaculé demandée par la Sainte Vierge n'a toujours pas été prononcée.

Après avoir examiné ces quelques exemples, sur quel coup de force pouvons-nous compter pour espérer et réussir un renversement en France des institutions républicaines et l'abandon par notre pays du système capitalo-socialiste ?

Le point 122 part du constat qu'il n'y a plus actuellement d'espoir d'une réaction populaire emmenée par *« une droite conservatrice et nationale avide de juste liberté et d'initiative, protestant contre le carcan d'un État bureaucratique et contre l'étouffement de la libre entreprise. »* Moins encore peut-on compter sur une vraie droite légitimiste, c'est-à-dire des personnes craignant la loi de Dieu et voulant que toutes choses soient posées sous son regard et dans la justice envers le faible autant qu'envers le puissant. Il n'y a plus en France de forces capables de susciter une réaction salvatrice.

Un homme providentiel au détour d'une élection démocratique ? On voit ce que cela a donné avec François Fillon, balayé au soir d'un premier tour à l'issue d'une incroyable campagne médiatico-judiciaire. Il recueillit néanmoins 20 % des suffrages de Français qui ne se sont pas laissés estourbir et qui représentent sans doute un pays réel prêt à faire les efforts nécessaires pour travailler au redressement de la France. Mais au-delà ?

Il ne faut donc pas compter sur une élection démocratique, il n'y a *a priori* rien à attendre des urnes.

Le point 122 en conclut que *« la contre-révolution que les temps actuels exigent sera donc consécutive à l'écroulement du monde présent impie et au triomphe du Cœur Immaculé de Marie qui disposera aussi les cœurs et les esprits au retour à la vérité catholique dans tous ses aspects. Établi dans le culte de l'Immaculée, libéré de l'emprise de l'argent, le peuple lui-même, instinctivement avide, en ses communautés naturelles, de liberté, de responsabilité, aspirera à reprendre ses légitimes pouvoirs économiques en brisant le carcan de l'État capitalo-socialiste. »*

Donc il n'y aura pas de véritable restauration de l'ordre sans contre-révolution ou Révolution nationale, c'est-à-dire *« sans renversement des institutions et des groupes sociaux oppresseurs, et sans doute à la faveur d'une terrible crise économique accompagnée d'un vide politique ou d'un violent mécontentement populaire. Cette réaction nationaliste pourra être provoquée soit par des hommes politiques déjà en place, soit par un coup d'État militaire, soit encore par l'arrivée au pouvoir d'un homme politique "charismatique", capable de prendre en main les destinées de la nation. L'idéal serait évidemment la restauration au plus vite d'un pouvoir royal, par une intervention de la Providence. »*

*« La Révolution nationale consistera à écarter du pouvoir économique et politique les organisations synarchiques occultes et oppressives, tant de la haute finance et de la grande industrie que des partis et de leurs filiales syndicales. Cependant, elle devra se faire hors de tout esprit de vengeance, sans "épuration" ni*

*lutte des classes. »* Ce ne sera pas une revanche sur les exactions effroyables commises à partir de 1944 au nom de la prétendue libération. *« Elle ne devra en rien toucher, troubler la vie quotidienne du peuple. Mais elle devra anéantir et interdire les idéologies qui ont été le support mental et moral de l'oppression, et de leur opposer, leur substituer fièrement les idées mères, les lois saintes et saines de notre véritable tradition populaire catholique et française. »*

Mais il faut que le chef d'État, que le roi, que les pouvoirs publics aient une bonne conscience de leurs devoirs. Cette révolution durera dans ses effets seulement si les pouvoirs qui la conduisent agissent avec une bonne conscience. *« Car, comme le dit notre Père, sans bonne conscience tous les pouvoirs humains sont accessibles au doute et finalement sont capables de démissionner en face de l'opposition. Quand on est les envoyés de Dieu, quand on travaille pour le bien du peuple au nom de Dieu, avec l'autorité qui vient de Dieu, on ne doit pas avoir de scrupules de conscience à gouverner, à tenir, à résister contre toutes les oppressions et toutes les révolutions. Pour le bien du peuple on reste, et s'il le faut, on meurt à la tâche. C'est le catholicisme qui en donne la force. »*

Cette contre-révolution devra s'accompagner, être précédée d'une contre-réforme (123) dont il n'est pas exagéré de dire que notre Père en sera l'âme. Dans ses conférences d'actualités qu'il donna à la Mutualité, il ne cessa de prévenir que le monde dit "libre", et tout spécialement la France, court à sa perte parce que mal défendu par cette démocratie libérale et ouvertement impie, donc doté d'un gouvernement par définition faible. Or la seule institution capable de combattre ce régime démocratique, de jeter les bases d'un vrai redressement politique et moral, c'est l'Église. Mais encore faut-il que celle-ci cesse de donner un élan mystique à tous les mouvements révolutionnaires ennemis de tout ordre chrétien, encore faut-il qu'elle fasse sa propre Contre-Réforme.

Donc *« pas de révolution sociale qui ne soit nationale. Point de Révolution nationale sans destruction radicale des philosophies athées, matérialistes, décadentes du libéralisme capitaliste et du socialisme démocratique, responsables de l'appât du profit, du culte de l'homme et donc de l'argent, de la frénésie des jouissances immédiates et égoïstes, qui ont entraîné la dégénérescence de la race par le fléau de la dénatalité et de l'immoralité. »* Or seule l'Église a la force nécessaire pour réaliser cette œuvre. Elle seule a l'autorité pour *« dénoncer le crime de ces fausses philosophies et d'y opposer la vraie doctrine catholique tout en obtenant du Cœur Immaculé de Marie la grâce qui disposera les cœurs aux efforts nécessaires pour le redressement*



*national.* » C'est précisément ce qui a manqué à la Révolution nationale avec une Église de France qui s'abstint de lui apporter une doctrine forte, une vraie mystique qui affermissent le relèvement spirituel et moral de la France entrepris par le Maréchal Pétain et fasse en sorte que la cohésion nationale résiste aux chimères de l'étranger, fut-il allemand, anglo-américain ou même russe.

Demain il en sera de même, si l'Église ne revient pas d'abord de ses propres erreurs, de son modernisme, de son libéralisme par une Contre-Réforme.

Et à vues humaines, cela semble bien hypothétique pour ne pas dire franchement impossible... à moins d'un miracle qui sera celui de la conversion du cœur du Pape lequel consacrera alors la Russie au Cœur Immaculé de Marie. Nous assisterons alors au triomphe de ce Cœur par la médiation duquel la Providence disposera *« les biens temporels nécessaires à la prospérité des nations »* et procurera la paix aux sociétés humaines. *« La dévotion au Cœur Immaculé reconstituera le tissu social de la Chrétienté, loin des prestiges de l'argent et des discordes qu'il provoque [...] et sans attendre la conversion de tous, notre Dieu et l'Immaculée Conception notre Mère à tous, seront honorés non seulement par le respect de la loi divine et le repos dominical, mais encore par des liturgies à l'occasion de leurs fêtes. »*

*« Et la foi en la providence imprègnera la vie temporelle. Manifestée par la prière, elle donnera à l'écologie nouvelle sa loi la plus sûre, à sa prudence naturelle une lumière supérieure. Ainsi notre peuple retrouvera le sens du réel, du possible, du souhaitable, contre l'utopie mensongère, la critique subversive, la confiance en l'État-Providence et sa démagogie, les revendications abusives, le parasitisme social. Ce sera le "retour au réel", marque exacte de la vertu humaine fondamentale qui est l'humilité mais seule la confiance en Dieu, qui est amour, lui donne son incontestable noblesse par la médiation du Cœur Immaculé de Marie. »*

La Révolution nationale que nous voulons sera fondée non pas sur une "mystique" raciste, gnostique, matérialiste, mais sur la religion catholique (124). Elle aura d'autant plus de force qu'elle sera, à tous les échelons de la société, le fruit d'un pur élan de générosité naturelle et d'*« une immense réciprocity de services »*, pour reprendre l'idée chère à Mgr Freppel et si riche de sens. Elle permettra de déterminer de façon spontanée et *« sans trop de calcul égalitaire les droits et devoirs de chacun pour le meilleur bien de tous, compte tenu de la vocation surnaturelle commune et du service national exigé de chaque personne. »*

Donc la loi du travail n'est pas une simple règle, c'est une loi sacrée, parce que posée par Dieu

même à Adam en châtiment du péché originel : *« Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. »* Le maréchal Pétain, quant à lui, enseignait au peuple de France que *« le travail est le moyen le plus noble et le plus digne que nous ayons de devenir maîtres de notre sort. Un homme qui sait accomplir une tâche avec courage et expérience représente toujours une valeur pour ses semblables. La plus saine fierté que l'on puisse éprouver est de se sentir utile par un travail bien fait. Aucun privilège de rang ou de fortune ne donne à quelqu'un autant de confiance dans la vie et de la bienveillance à l'égard d'autrui. »* (discours du 1<sup>er</sup> mai 1941)

Tout travail, tout service seuls doivent être occasion de mérites et de droits et ils doivent être protégés de manière à demeurer *« la première et principale source de la richesse, de l'honneur, de l'autorité dans la nation, par opposition à la spéculation, à l'intrigue et au favoritisme. »* Donc pas de parasitisme des riches, l'argent en soi ne pouvant fonder aucun droit ni aucun pouvoir, pas de parasitisme non plus des pauvres au nom d'une prétendue justice sociale et qui se manifeste par des revendications de droits sans obligations réciproques. Un exemple parmi tant d'autres d'une assistance dégradante : le RSA, le revenu de solidarité active, versé à n'importe quelle personne résidant en France sans autres conditions que celles d'en faire la demande et d'être privé de toutes ressources, mais sans avoir à justifier le moindre mérite, le moindre service, le moindre effort, le moindre travail... C'est un droit opposable à toute la société, au détriment de tous.

S'agissant des services de charité, le point 124 précise qu'ils ne doivent plus être confiés aux services de l'État, ou alors de façon supplétive et provisoire en cas de carence. Ces services de charité doivent être rendus non par justice, c'est-à-dire en rétribution d'un droit, ni même par politique, mais bien, comme le nom l'indique, par esprit de charité. Et c'est à l'Église qu'il appartient de susciter ces services auprès des communautés locales et professionnelles qui sont, par définition, directement au contact des misères et des besoins à soulager. Avant de s'occuper de donner un petit chèque qui ne vous coûtera d'ailleurs pas grand-chose pour financer, en supposant que votre argent aille jusqu'au bout de la chaîne, le forage d'un puits au fin fond de l'Afrique saharienne, il serait plus utile et plus charitable de s'occuper de votre voisine de palier qui, âgée de 85 ans, vous sera bien reconnaissante si vous vous chargez de lui faire ses courses et lui épargner ainsi l'effort de descendre et de remonter ses quatre étages sans ascenseur.

Charité fraternelle dans l'ensemble de la communauté nationale certes, mais répression ferme et vigoureuse des minorités puissantes et agissantes

qui feront obstacle à ce mouvement de Révolution nationale (125). Le commandant Marc de Nantes, le père de notre Père, qui avait une profonde admiration pour le maréchal Pétain pensait néanmoins qu'il n'avait peut-être pas été suffisamment répressif entre 1940 et 1944. « Le maréchal Pétain était trop bon. Il aurait dû frapper au moins de condamnations effectives et qu'il ôte leur faux honneur aux responsables de tant de maux. Ensuite, de fait, le maréchal Pétain a voulu réprimer avec vigueur la grande finance, mais il fut trahi par des gens qui l'entouraient. Et ces gens-là ont décidé de l'abandonner. Et finalement, le maréchal Pétain a été vaincu par la grande finance. »

C'est la puissance de l'argent qu'il faut en priorité dominer. La Révolution nationale devra sur cette question être forte et vigoureuse, bien faite et surtout ne pas permettre à l'adversaire de reprendre le dessus. « On ne fait rien sur terre sans répression », disait notre Père. La fortune anonyme et vagabonde est le principe majeur de tout désordre et de toute subversion, parce qu'elle travaille pour elle-même, en vue de son accroissement perpétuel et illimité. « C'est l'or qui a fait la révolution de 1789. Ce sont les capitalistes qui ont su profiter de Napoléon, des révolutions de 1830, de 1848 et même du coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte grâce auquel ont prospéré les grandes dynasties bourgeoises du dix-neuvième siècle », explique notre Père.

Ce qu'il faut interdire, ce n'est pas la fortune en elle-même, mais son anonymat qui autorise une spéculation irresponsable et qui permet, sous couvert de sociétés secrètes, de commissions économiques, de groupes d'apparence philanthropiques, de dominer la vie sociale, acheter les consciences, pourrir la pensée, conduire l'opinion publique et finalement procurer des armes à des égarés pour détruire tout ce qui s'oppose à leur domination. En cela, l'or étranger devra faire l'objet d'une surveillance particulière, car la France n'est pas à vendre, et son âme encore moins que ses biens. C'est d'ailleurs le souci de Poutine en Russie en faisant adopter en 2012 une loi contraignant les organisations non gouvernementales engagées dans des activités politiques et financées par des fonds venant de l'étranger à se faire officiellement enregistrer. « *Après tout, comme Poutine l'explique lui-même, si des étrangers paient pour une activité politique dans notre pays, ils en attendent probablement d'une façon ou d'une autre un certain résultat.* »

Il faudra veiller à libérer la presse, l'industrie du livre et de la radio-télévision, internet, les réseaux sociaux... bref tous les moyens d'information... de l'esclavage de l'argent ; et pour cela notre Père pensait à la création d'une corporation des journalistes et des

écrivains garantissant tout particulièrement l'honnêteté de l'information. Lorsqu'un groupe de presse est détenu par un groupe industriel, le journaliste qui y collabore n'est pas libre... de dire la vérité.

Il faut juguler la puissance de l'or, il faut juguler la puissance de l'intelligence, il faut juguler le terrorisme par une police spécialement conçue pour cette forme de lutte et le réprimer par une justice dure et rapide. « *Toute guérilla est l'instrument cruel de commanditaires puissants, dont les buts économiques et politiques n'ont rien de commun avec la liberté et le bonheur du peuple.* »

Le pays une fois libéré de ce totalitarisme de l'argent qui va jusqu'à acheter les consciences et les opinions ou même manier les armes, l'État en retrouvera une autorité souveraine, sans passer d'un totalitarisme à un autre (126). Ploutocratie et partis, une fois neutralisés seront pressés d'intégrer le pays réel et de mettre à son service leurs compétences, leurs aptitudes au service de la communauté nationale. La vérité, affranchie de l'erreur, se verra reconnaître une totale liberté à la diffusion tandis que l'expression du matérialisme athée, de l'erreur et du mensonge seront réprimés. « *Ce ne sera pas un totalitarisme intellectuel, mais au contraire un affranchissement de l'erreur, de l'absurde, de l'impiété* » qui pourra néanmoins bénéficier d'une certaine tolérance de la part des autorités publiques et de l'Église elle-même, du moins tant que cette erreur ne cause aucun mal social et que la paix comme l'expression de la charité fraternelle s'en trouve renforcées.

Tout cela semble bien utopique, situé dans un avenir bien éloigné eu égard à l'état actuel de notre pays, de la société dans lesquels nous vivons. C'est pourquoi le point 127 rappelle que cet avenir si incertain ne dépend pas, et heureusement, de nos seules forces. Rien ne pourra se faire sans le triomphe du Cœur Immaculé, sans un retour de l'Église de son apostasie, sans une restauration de l'autorité souveraine de l'État affranchie de la tutelle des puissances capitalistes.

Mais en attendant, il est toujours possible de pratiquer cette écologie, à notre mesure, dans le petit espace de liberté qui nous est laissé. Et il faut de surcroît travailler cette doctrine, la comprendre pour préparer les voies d'une Révolution nationale. C'est le rôle de notre Phalange de s'y préparer par son travail, sa prière et son obéissance de manière à ne jamais laisser dévier le mouvement libérateur sur des objectifs d'importance nulle tels le clergé progressiste, les immigrés, la manif pour tous, etc., mais suivre, au contraire, le plan d'une action sociale catholique et nationale telle que notre Père l'a lui-même fixé : « refaire l'entente naturelle des patrons et des ouvriers au sein de l'entreprise et

y constituer des systèmes d'accord, d'un rendement immédiat ; ces îlots pacifiques prépareront l'ample et riche système d'économie nationale dont un nouvel État légitime dotera le pays ».

Mais avant tout, c'est de la famille dont il faut s'occuper.

#### LA FAMILLE POINTS 128 À 134

Avant de s'appliquer à l'étude du rôle de la famille, le point 128 pose la règle souveraine que notre restauration nationale devra suivre comme principe fondamental de la science et de l'art écologique : la réalisation d'un équilibre harmonieux entre l'espace naturel, non pas seulement préservé, mais cultivé et soigné, un habitat distribué dans l'espace afin d'assurer une répartition raisonnable, convenable du peuplement sur tout le territoire national, et enfin le travail conçu en vue de la civilisation et non l'inverse.

Ce travail de longue haleine menée dans le cadre d'une grande politique écologique décidée de haut, mais réalisée avec enthousiasme par la communauté nationale pour réparer les conséquences insensées d'un « *développement cancéreux de l'industrie et de concentration urbaine lépreuse* » ne sera pas « *la création technocratique et planifiée d'un État omniscient, omnipotent. Ce sera une œuvre de patience et d'amour, spontanée et prudente des cinq "piliers" de l'écologie* » : la famille, l'entreprise, la commune, la province et enfin la communauté nationale. « *Un peuple est une hiérarchie de familles, disait le Maréchal, de professions, de communes, de responsabilités administratives, de familles spirituelles, articulées et fédérées pour former une patrie animée d'un mouvement, d'une âme, d'un idéal, moteurs de l'avenir, pour produire à tous les échelons, une hiérarchie des hommes qui se sélectionnent par les services rendus à la communauté, dont un petit nombre conseillent, quelques-uns commandent et, au sommet, un chef qui gouverne.* » (Discours du 8 juillet 1941)

Il nous faut maintenant évoquer la question essentielle de la famille.

Dans une conférence prononcée en 2004, frère Pierre a expliqué qu'après la chute de l'Empire romain et les invasions barbares, nos pays européens se sont constitués avec cette pyramide de la féodalité fondée sur des liens personnels, de familles à familles. Dans les villages, il y en avait une chargée de défendre les autres qui lui faisaient allégeance. C'était le seigneur du lieu qui, ayant besoin lui aussi d'être défendu, faisait à son tour allégeance à un autre plus puissant et ainsi de suite jusqu'au roi. C'est ainsi que petit à petit nous sommes arrivés à cette merveille de la société médiévale chrétienne. Une toile sociale fondée sur le serment, l'allé-

geance bénie par le prêtre. Cette société a continué à évoluer pour donner la nation qui est le chef d'œuvre de l'ordre politique.

« *La famille est une cellule écologique complète, avec ses intérêts stables, biologiques, matériels et moraux, son circuit d'activités complet, son travail en vue de sa propre consommation, son épargne orientée par des projets à long terme communs, sa volonté de fécondité et de prospérité équilibrée, constante et sûre : sa prudence spontanée.* » (129) Tout cela fait de la famille un microcosme qui ne relève pas de l'économie matérialiste actuelle.

Alors de quoi relève-t-elle ? « De l'amour. Non pas de l'amour fou, mais de l'amour qui est maîtrisé, qui est commandé, qui est informé par la prudence. » Donc « *la communauté familiale est l'objet primordial du discours écologique et le premier acteur économique parce qu'elle existe et assume son destin comme une personne morale, unité d'amour conjugal et parental et non pas lieu de rencontre, de profit, de commerce, de concurrence. L'unité familiale est antérieure aux rapports d'intérêts que préside la loi d'équilibre des échanges.* » Et voilà ce qui est merveilleux : « la famille n'est pas un marché. Et quand on construira la société à partir de ce "non-marché" qu'est la famille, pour essayer de donner aux marchés, même aux marchés professionnels, quelque chose d'autre qui ne soit pas matérialiste, alors on aura fait faire un grand progrès à cette société. »

Aussi la prudence des communautés familiales est-elle le premier et le plus efficace remède aux crises économiques. Plus solide et saine sera l'institution familiale libérée de la propagande capitalo-socialiste, mieux la société saura faire face à ses difficultés. Ce principe sacré implique le respect absolu de trois conditions de l'écologie familiale : le pouvoir de décider, c'est-à-dire l'autorité, le pouvoir de disposer de ses biens de façon durable, c'est-à-dire la propriété, et le pouvoir de contracter des engagements stables, c'est-à-dire la responsabilité.

Il faut d'abord restaurer la famille selon notre ancien droit familial qui n'était autre que « *le droit ecclésiastique faisant du mariage une institution stable et civilisée, fondée sur un sacrement et un engagement irrévocable, définissant la famille comme une hiérarchie naturelle et sacrée, une réciprocité de services, un équilibre de droits et d'obligations. Il assura mille ans la vitalité des familles et par elle la fécondité et la vigueur de la nation.* » (130)

Mais pourquoi y a-t-il des familles ? Pourquoi la société est-elle organisée en familles ? Frère Pierre l'a bien expliqué dans une conférence de février 2004 reprenant l'enseignement de notre Père : « *C'est parce que Dieu est Trinité. C'est le mystère divin par excellence. L'homme étant fait à*



*l'image de Dieu, il pénètre dans ce mystère divin par l'expérience de la famille. Et Dieu ayant eu le projet de nous faire entrer dans sa vie intime, il a fallu qu'il nous crée dans ces dépendances de liens familiaux. Sinon, il nous serait impossible d'avoir la moindre idée de Dieu. Donc il n'y a rien de plus précieux ici-bas que les familles. Du coup, cela fait comprendre pourquoi dans notre monde moderne, antichrist, antichrétien la famille doit être abîmée, cassée. Elle doit disparaître... et par tous moyens. C'est Satan qui le veut.»*

Du coup, on comprend très bien pourquoi la Révolution, avec le principe des droits de l'homme qu'elle entendait imposer à toute la société, s'en est aussitôt prise à la famille, à l'une de ses conditions essentielles, à savoir l'indissolubilité du mariage. Ainsi, une loi sur le divorce fut imposée dès 1792 et maintenue par Napoléon. Sous la Restauration, en 1816, la loi est abrogée. Mais le divorce est définitivement rétabli en 1884, sous la troisième République, avec la loi Naquet. Il était quand même nécessaire de démontrer une faute à l'encontre du conjoint contre qui le divorce était demandé. Depuis 1975, les époux sont libres de divorcer si tout le monde est d'accord. Et désormais chaque époux peut librement "répudier" l'autre après deux années de rupture de la vie commune, délai réduit à un an à compter du 1<sup>er</sup> janvier 2021. Actuellement le taux de divorce en France est d'un peu moins de 47 % ; ce qui est un désastre social quand on imagine les drames familiaux, en particulier pour les enfants, qu'un tel chiffre représente.

Une cellule hiérarchisée suppose un chef, en l'occurrence celle du père de famille. La loi a anéanti officiellement son autorité, plaçant les deux époux sur un pied d'égalité, y compris vis-à-vis des enfants, mettant au milieu du ménage celle du juge pour arbitrer les conflits.

Mais le plus grave c'est le féminisme que notre Père n'hésite pas à qualifier « d'hérésie moderne », de « gnose contre la foi catholique », contre le plan de Dieu et qu'il a tenté d'éradiquer de toutes ses forces de nos familles. « Il faut que nous surmontions tout cela et que nous allions jusqu'à la nature des choses et voir dans l'homme, même le plus incapable, le représentant de Dieu dans la famille, le chef, la tête dont la femme et les enfants sont le corps. La femme est la représentante de l'Église, c'est le plan divin, donc il faut qu'elle vive dans l'humilité, accepte la soumission jusqu'à l'héroïsme, parce que c'est le dessein de Dieu, c'est antérieur à notre volonté, à notre psychologie, à tout le revêtement humain des choses, on va à l'être même, Dieu nous a conçus ainsi pour que nous vivions à sa ressemblance selon le dessein arrêté par Lui. » (Sermon du 14 mai 1989)

Lorsque la femme se révolte contre l'homme, contre son mari dont elle veut être l'égale, elle se révolte contre le dessein de Dieu. C'est la fin de toute société, c'est la fin surtout de toute civilisation chrétienne par manque d'enfants.

Et de fait, la France a moins d'enfants, les ménages sont désertés des épouses qui envahissent de leur présence... et de leur compétence, là n'est pas la question, tous les emplois dans tous les domaines professionnels. Par exemple : 15,5 % des effectifs de nos forces militaires sont féminins. Un ministère du gouvernement est dédié à cette égalité qui est une idéologie entre les femmes et les hommes.

Mais cela va encore plus loin avec un dénigrement systématique du mariage et de la fidélité des époux. Le concubinage est assimilé à une vraie union matrimoniale avec tous les avantages patrimoniaux et fiscaux. Aucune distinction, en droit, entre les enfants légitimes, naturels et adultérins. La contraception donne toute liberté... Tandis que les unions contre nature se voient désormais attribuer le titre, la dignité du mariage. Sans compter l'avortement qui donne à toute femme le droit de tuer l'enfant qu'elle porte en son sein, le même enfant à qui elle peut désormais donner la vie seule, dans n'importe quelle condition, sans l'intervention de l'homme.

Une conséquence entre mille de ces agressions successives contre les familles : entre 1977 et 2001, la délinquance des mineurs constatée par les services de police et de gendarmerie a littéralement explosé en augmentant de près de 100 %.

L'Église seule pourra entreprendre le redressement des mœurs, mais elle devrait être aidée de la loi civile par la restauration au moins facultative et progressive de l'ancien droit français, naturel et chrétien. Le lien indissoluble du mariage, l'autorité du père en tant que chef de famille, la proscription de l'avortement seront les chapitres essentiels de cette restauration de la famille. Mais à titre transitoire, notre Père envisage d'autres droits familiaux qui pourraient être reconnus : orthodoxe, musulman, juif, protestant, etc. et même laïc... mais à l'exclusion de l'anarchisme individualiste qui prétend ignorer tout engagement mutuel, toute loi naturelle et toute moralité. L'État obligera chacun à la loyauté de ses engagements selon son droit propre. Ainsi, ceux qui se déclarent catholiques auront la possibilité de se marier à l'Église sans plus avoir à passer à la mairie. Et lorsque l'un voudra abandonner l'autre, l'État sera là pour lui rappeler son engagement catholique et lui refusera le divorce qu'il tolérera au protestant si sa religion le lui permet.

Ce n'est pas tout de rétablir la structure hiérarchique et la pérennité de la famille, il faut également lui donner les moyens d'exercer sa fonction écologique. Les libertés économiques, sociales, matérielles

et spirituelles lui seront reconnues, ainsi qu'il est dit au point 131. Il faut que les parents soient propriétaires de leurs biens et soient seuls responsables de leur distribution à leur mort. Le père de famille d'ancien régime avait le droit de ne pas rendre successibles tous ses enfants. Le fils aîné héritait de toute la fortune de la famille, avec l'obligation tout de même de subvenir aux besoins de ses frères et sœurs.

Le droit le plus étendu doit être reconnu aux chefs de famille de décider de leur foi, de leur fécondité. Ce n'est pas à l'État de déterminer le nombre d'enfants que les parents doivent avoir ou ne pas avoir. Concernant l'enseignement scolaire, il est bien évident que la Révolution nationale accordera la possibilité à toutes les familles de choisir comme elles le voudront l'instituteur de leur paroisse, ou bien de confier leurs enfants aux écoles de leur choix. De façon plus générale, l'État laissera aux familles tout l'argent qu'elles auront gagné par leur travail pour le dépenser ou l'épargner selon ce qu'elles en jugeront librement.

Et le désengagement de l'État, des pouvoirs publics, sans être total, sera heureusement compensé par la responsabilité accrue de l'autorité de la famille dont la prudence naturelle ne sera jamais assez estimée.

L'autorité, la structure de la famille rétablie, celle-ci doit aussi disposer de ses propres capacités pour vivre. Autrement dit, son droit de propriété doit être respecté. C'est l'objet du point 132. *« La science écologique pose en principe que la propriété est un élément de la liberté naturelle des familles et l'une des assises de l'ordre, de la vitalité et de la stabilité des sociétés. Toute propriété est reconnue légitime dès lors qu'elle est héritée ou acquise selon les lois et coutumes, capital accumulé par les familles, fruit d'un revenu honnête, d'une épargne, d'un travail, d'un service rendu, d'un échange ou d'un don normal dont la société n'a pas à discuter l'usage ou l'intention. »*

Si l'État, en tant que défenseur de la nation et garant de la possession tranquille des propriétés, dispose sur celles-ci de droits régaliens qui justifient les charges et services qu'il est en droit d'exiger, il ne peut s'en emparer sous prétexte de les redistribuer aux autres au nom d'une prétendue "hypothèque sociale", comme disent les socialistes. Cela revient tout simplement à détruire l'ordre écologique voulu par Dieu.

Mais cela ne confère pas pour autant un usage absolu et individualiste du droit de propriété. La nécessité de la vie en société implique la liberté de posséder, certes, mais aménagée et donc limitée, relativisée par toutes les conventions communautaires

et tous les accords de gré à gré qui établissent l'équilibre des relations sociales. C'est parce que ce contre poids n'existait plus à partir de la Révolution que la propriété, au dix-neuvième siècle, a pris un caractère si sauvage.

L'ordre nouveau accordera *« un honneur et un respect d'autant plus grand aux propriétés que celles-ci manifestent une valeur patrimoniale et assurent des services sociaux. Dans toute civilisation profonde, en effet, un lien existe entre les biens et les personnes, entre la richesse et sa fonction sociale, entre le prestige du propriétaire et les obligations morales. »* Attention, notre Père fait la distinction entre l'argent anonyme détenu plus ou moins confidentiellement et la richesse qui, elle, se voit, qui est détenue au vu et au su de tout le monde comme une maison, un château, une entreprise, etc.

Nos Communautés des PETITS FRÈRES ET DES PETITES SŒURS DU SACRÉ-CŒUR possèdent un ensemble de biens immobiliers, grâce à la générosité de nos familles, mais grâce aussi au travail des frères... et des sœurs... Ce patrimoine représente une richesse certaine pour les communautés, quoique très raisonnablement proportionnée à leur ancienneté, au nombre des frères et des sœurs et à leur vœu de pauvreté... Mais nos familles profitent directement et indirectement de ce patrimoine par toutes sortes de services y compris spirituels qu'il nous permet de leur rendre. Cette richesse est donc nécessaire, elle est légitime, elle est la garantie de la pérennité de nos communautés, de toute la famille spirituelle fondée par notre Père.

*« En conséquence, toute communauté familiale, ou locale, professionnelle, religieuse à haute fonction de service et de grande stabilité doit se savoir maîtresse de son travail et de ses revenus, de son épargne et de ses biens patrimoniaux ou de mainmorte, à perpétuité, sans que nulle menace de spoliation n'en trouble la gestion et n'amène leurs gérants à les dissimuler par la fraude et à spéculer pour les garer de toute injuste érosion. »* Et le patrimoine familial sera mieux garanti avec un élargissement du droit des libéralités en général et du droit des successions en particulier. L'État devra considérer cela comme un avantage écologique certain et devra s'abstenir de taxer de façon déraisonnable le patrimoine familial, en particulier lors des successions, pas plus que les biens attachés aux grandes fonctions sociales et aux corps de la nation.

Il n'empêche que la vie réserve aux vies des familles bien des hasards et pas toujours très heureux (134).

« Tout d'un coup, explique notre Père, on peut être mis à la porte de son entreprise. Qu'est-ce qu'on va devenir ? On ne peut pas se suffire à soi seul. Habiter dans une banlieue de Paris, en grande banlieue, dans

une petite villa ? Ou bien rester chez soi sans voir personne ? Enfin, le jour où il y aura le feu, le jour où il y aura des gens qui rôdent autour de votre maison, le jour où vous serez à votre travail tandis que votre épouse sera toute seule et malade, il serait quand même bon que des voisins puissent nous rendre service. On serait plus heureux si les voisins ou la paroisse vous prenaient un peu en charge. Alors le voisin, on lui laisse mettre son auto dans notre garage puisqu'on n'a pas de voiture en ce moment. Puis, d'autre part, les enfants vont jouer avec les leurs parce qu'il y a une balançoire.

« Alors nous, les Frères, ici, on va aider le voisin pour la récolte de ses pommes de terre. Le voisin nous prête ses remorques, le voisin viendra labourer notre champ. C'est un équilibre écologique. Mais un jour, on se dit : mais le voisin, il nous exploite ! Parce que si on calcule le prix de nos heures de travail, puis le prix de la location d'un tracteur, cela ne fait pas le poids. Ou bien le voisin va se dire : les frères, ils sont bien bons, ils m'aident une fois par an pour récolter mes pommes de terre, mais ensuite ils sont toujours pendus à ma sonnette pour avoir ceci, pour avoir cela, etc., mais ils me volent ! »

« La sagesse, la prudence écologique, ces simples petits exemples, multipliés par des millions, illustrent cette science économique que nous voulons. Avec le voisin, on ne fait pas de calculs. Être en bons termes, ça ne se calcule pas. C'est plus précieux que tout ! »

Tout l'équilibre instable des familles tend à la fondation entre elles de libres associations, en vue d'une collaboration dans la production de biens et leur consommation. L'avantage de l'entente l'emporte sur l'antagonisme des intérêts et les mène à composer. C'est tout le domaine des contrats spontanés, des accords de gré à gré, qu'envisage le point 134. Dans un village chrétien, dans un bon village d'autrefois, on se rendait des services de maison à maison constamment. On vivait dans des temps très durs, et on survivait parce qu'on s'entendait, parce qu'on se prêtait des affaires, on se rendait service, on s'aidait les uns les autres.

À partir des mémoires de sœur Lucie, frère François dresse ce portrait admirable de sa mère : « Non seulement Maria Rosa recevait chez elle des jeunes filles pour leur apprendre à tisser et à coudre, mais souvent les voisines lui confiaient la garde de leurs enfants, parfois de leurs nourrissons. Cela lui prenait ainsi qu'à ses filles beaucoup de temps, mais *“l'important, disait-elle, c'est de faire le bien, d'aider les autres pour que Dieu nous aide nous aussi”*. C'était sa grande foi et son esprit de confiance en Dieu. Et elle accomplissait tout cela sans demander d'argent à personne. Si des parents n'étaient pas encore venus chercher leurs enfants

quand c'était l'heure du repas, ceux-ci partageaient notre table. Telle était sa grande charité et son amour du prochain pour qui elle se sacrifiait. Maria remplissait aussi la charge d'infirmière. Quand on l'appelait pour soigner des malades et pour les veiller, *“ma mère lâchait tout, raconte Lucie. Elle se levait très vite pour y aller.”* » (*SŒUR LUCIE CONFIDENTE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE*, frère François de Marie des Anges, éd. CRC, p. 23)

Ces rapports sont marqués par la proximité de leurs contractants, familles du propriétaire et du locataire, du prêteur et de l'emprunteur, du marchand et du client, etc. *« Et c'est un facteur d'équilibre humaniste [...] : la recherche rigoureuse du profit y est encore modérée ou dominée par des éléments spontanés relevant de la prudence, tranquillité du voisinage, sécurité de l'avenir, simplicité de l'accord, avantages de l'amitié, etc. »*

Et il y a tout intérêt à reconnaître à ces contrats et associations la plus grande liberté. L'État devrait non seulement le permettre, mais l'autoriser et même l'encourager, puisque l'équilibre écologique s'y invente et s'y maintient tout seul. La responsabilité familiale prime, la justice mutuelle provient d'une prudence qui construit une fraternité, la stabilité résulte de l'honnête avantage des parties. La solidarité est sagesse.

*« Un ordre écologique plus que millénaire s'est institué sur la base de ces rapports sociaux où la justice, résultant de la prudence des contractants, est devenue la loi réglant l'institution. Ainsi ont pu vivre et prospérer de grandes nations, de très hautes civilisations, dans une économie spontanée, moralisée par la religion, protégée par les pouvoirs politiques, mais autogérée, se conservant dans un équilibre général de type humain et non mathématique, naturel et non technocratique, autorégulé et non planifié, où la vertu de prudence l'emportait sur la loi barbare du profit. »*

Le chef de famille a pour deuxième devoir d'état, après la religion, celui de faire vivre sa famille, de lui apporter tous les subsides nécessaires pour lui procurer le pain quotidien et tous les biens matériels nécessaires pour assurer son entretien, l'éducation des enfants, pour financer leurs études jusqu'à ce qu'ils puissent quitter la maison familiale et fonder à leur tour un foyer. Le travail pour l'homme, conséquence du péché originel, nécessite un grand labeur, il représente même bien des dangers qu'il doit porter comme une croix quotidienne. Ce travail, ce métier, qui l'accapare beaucoup, il l'accomplit au sein d'une autre communauté, celle de l'entreprise qui occupe, mais à un autre échelon que la famille, une place tout à fait déterminante dans notre écologie. C'est ce que nous étudierons dans un prochain article. (à suivre)

**(père Pierre-Julien de la Divine Marie.**





## SAINTE MARIE NOUVELLE

**T**EL est le titre de la retraite prêchée par frère Bruno aux communautés, du 11 au 18 octobre. « *La Sainte Vierge ? Mais frère Bruno n'a-t-il pas déjà tout dit sur elle ?* » s'est étonné un prêtre ami en l'apprenant.

Sainte Marie *nouvelle*, car telle que notre Père nous a appris à la connaître et à l'aimer. Riche des révélations et des enseignements d'une nuée de saints, de docteurs et de Notre-Dame elle-même par tant d'apparitions, notre Père a réalisé au long des années une somme de doctrine mariale inédite en deux mille ans d'histoire de l'Église !

Nouvelle, parce que l'abbé de Nantes, docteur mystique de la foi catholique, enseignait ce dont il vivait lui-même, dans son cœur à Cœur avec l'Immaculée. Son amour et sa connaissance de la Sainte Vierge sont désormais notre bien de famille et constituent notre identité phalangiste, plus encore que le combat contre la religion conciliaire. C'est de notre mystique mariale que jaillit notre polémique de Contre-Réforme.

Nouvelle, enfin, puisque l'enseignement de notre Père nous engage dans la nouvelle Alliance scellée à Fatima, aboutissement de l'orthodromie mariale. Il en a compris, expliqué, défendu, lui seul, le Message : la volonté souveraine de notre très chéri Père céleste de glorifier infiniment le Cœur Immaculé de Marie, en lui remettant les clefs de toutes nos destinées temporelles et éternelles. Il est le théologien de Fatima !

En contrepartie, notre Père a puisé dans les révélations mariales modernes des lumières étincelantes sur les grands mystères de notre foi et de l'Immaculée, afin d'en proposer des explications renouvelées. Sainte Trinité, Incarnation, Rédemption, mystères de la grâce et de la prédestination, de l'Église et des sacrements : à l'école de notre Père, les petits et les simples peuvent savourer, dans le Cœur Immaculé de Marie, ces vérités si hautes qui demeurent cachées aux sages et aux savants.

Ces conférences seront publiées au fil des retraites de premiers samedis du mois (sigle : S 166).

Sortant de retraite, la reprise du confinement nous a maintenus en réclusion. C'est en ligne que nous avons dû organiser notre session de Toussaint, puis déjà, les 7 et 8 novembre, une retraite du premier samedi du mois.

### LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

DVD : achat 7. 50€. – CD : achat 5€.

Ajouter le prix du port.

#### ♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

NOVEMBRE 2020

- A 144. « FRATELLI TUTTI »,  
DE JEAN XXIII À FRANÇOIS. 1 DVD – 1 CD.
- ACT. LA GUERRE. 1 DVD – 1 CD.
- L 167. NOUVELLES DE NOTRE FAMILLE, L'ÉGLISE.  
1 DVD – 1 CD.

#### ♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2020.

##### SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS VICTIME DE L'AMOUR MISÉRICORDIEUX

- HE 29. ORATORIO DE FRÈRE HENRY DE LA CROIX  
pour solistes, chœur et orchestre.  
1 DVD (14€) – 1 CD (9€).
- B 80. COMMENTAIRE DE L'ORATORIO.  
1 DVD – 1 CD.

#### ♦ NOS PRODUCTIONS CANADIENNES.

- MC 9 BIS. L'ÉGLISE À SHANGHAI FACE AU COMMUNISME  
RACONTÉE AUX ENFANTS  
3 DVD – 3 CD.

Soucieux de recueillir les jugements de frère Bruno sur les actualités tellement angoissantes et confuses, nos amis ont battu tous leurs records d'assiduité ! Leur attente n'a pas été déçue : dans le sillage de notre Père, non seulement frère Bruno démasque les mensonges et les idées funestes qui mènent l'Église et le monde à leur perte, mais il ravive sans cesse notre espérance. La sûreté des analyses du Père depuis soixante-dix ans nous donne en effet une assurance extraordinaire ! Et par ses *logia* frère Bruno ne se lasse pas de mettre en lumière leur convergence avec le faisceau des révélations du Livre d'Esther et de Fatima, de sœur Marie de Saint-Pierre et de l'Apocalypse : dans l'épreuve, nous attendons de Marie Immaculée un temps prochain de miséricorde. « *Tout va mal*, reconnaît notre frère. *C'est le moment de relever la tête !* »

*frère Guy de la Miséricorde.*

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – <http://www.site-crc.com>

ABONNEMENT 30 €, étudiants 18 €, soutien 60 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 36 €, AUTRES PAYS 60 €, par avion 70 €.